

*Le voyage du général De Gaulle
au Mexique :
entre l'hostilité nord-américaine
et l'enthousiasme latino-américain,
une étude comparative des discours
de la presse écrite du continent américain*

*T*odo lo que México no haga por sí mismo para ser libre, no debe esperar, ni conviene que espere, que otros gobiernos u otras Naciones hagan por él.

Benito Juárez

*...porque si Napoleón en su incursión al Africa dio a conocer las pirámides de Egipto, ojalá que ahora en su incursión a México, el general De Gaulle dé a conocer un poco más nuestra arqueología y nuestra tradición.**

IL Y A TOUT JUSTE 40 ANS, du 16 au 19 mars 1964, le Mexique recevait Charles De Gaulle, président de la République française. Ce déplacement constituait un prélude à sa tournée sud-américaine, du 20 septembre au 16 octobre 1964, au cours de laquelle il visita dix États du Sous-continent. Par la fameuse formule qu'il prononça en espagnol : « *marchamos mano en la mano* », cette visite officielle au Mexique est restée inscrite dans les mémoires collectives¹. Mais le voyage doit sa célébrité à plus d'un égard. C'est en effet la première fois qu'un

* In « Versión taquigráfica de la entrevista concedida por el señor embajador de Francia en México, Raymond Offroy, a los periodistas Mario Huacuja y Daniel Ramos Navas, en el programa de televisión « México 1964 », 19 de Febrero de 1964 », p. 9. [Canal 4]. Propos de Huacuja, grand reporter au journal mexicain *Novedades* pour lequel il couvrit l'entrée des *Barbudos* à La Havane, 5 ans auparavant, et la visite du président mexicain Adolfo López Mateos à Paris du 26 au 29 mars 1963. Sur cet entretien télévisé, cf. aussi *Novedades*, 5 mars 1964.

¹ L'expression avait déjà été employée par De Gaulle le 24 décembre 1943 à Alger lors d'un discours radiodiffusé : « Et puis pour refaire ensemble la chère grande et libre France, il nous faut, oui il nous faut ! Marcher la main dans la main ! ». Elle apparut aussi sur les affiches annonçant la réunion de Strasbourg du 7 avril 1947 qui donnerait naissance au RPF.

président de la République française se rend en voyage officiel en Amérique latine. Car, si on excepte Georges Clemenceau qui, avant la Première Guerre mondiale, alors qu'il n'était pas encore président du Conseil, se rendit dans une Argentine dont il admira et louangea l'opulence de son miracle économique et la qualité de ses institutions démocratiques, apparemment si prometteuses, seul le président René Coty (1953-1959) eut la velléité de rendre visite au continent latino-américain. La disparition des causes qui empêchèrent le président Coty de s'y rendre, fut justement ce qui permit au Général de le faire. Entre autres : la fin du conflit algérien, qui permettait à la France de retrouver une position internationale traditionnelle, le renforcement des institutions républicaines, le redressement économique et le développement du transport aérien civil à réaction, le Boeing ou la Caravelle dont nous reparlerons.

Le choix du Mexique n'était pas anodin. À l'époque, il semblait se prêter parfaitement à la polémique. Pourquoi le Mexique ? Pour contrecarrer les Nord-Américains², pour remercier l'Amérique latine d'avoir tant participé à la reconnaissance de la France Libre pendant la Deuxième Guerre mondiale³, pour trouver un débouché économique dans la nation latino-américaine de plus forte croissance économique parce que possédant un régime stable et partageant 3000 km. de frontière avec les États-Unis ? Ce sont là des points de vue, non des explications.

Le Mexique est le pays d'Amérique latine qui, tout au long de son histoire, a eu la relation la plus conflictuelle avec la France. L'aventure impériale de Napoléon III y avait laissé de profondes cicatrices. Quant à l'économie mexicaine, depuis la fin des années 1930, elle était totalement orientée vers les États-Unis d'Amérique du Nord. Toutefois, s'il avait abandonné les orientations économiques du président Lázaro Cárdenas, le Mexique n'en continuait pas moins de développer une politique étrangère indépendante.

Les années 1960 sont aussi celles où l'Amérique latine, pour diverses raisons, se voit, après un long silence, (ré)intégrée dans le concert des nations occidentales⁴. Ce voyage d'un président européen au Mexique fut donc, à bien des égards, une visite dans l'arrière-cour des États-Unis. Finalement, n'oublions pas que ce voyage prend place quatre mois après l'assassinat du président Kennedy, dix-sept mois après que la Crise des Fusées ait mis à mal la sacro-sainte Doctrine de Monroe, trois ans après le lancement de l'Alliance pour le Progrès,

On remarque dans un discours du président du Sénat français, Gaston Monnerville, lors d'une réception officielle au Pérou, in *La Crónica*, Lima, 20 septembre 1957 : « Creo, dijo Emilio Zola, que desacuerdos entre naciones latinas es [sic] un crimen. Son de la misma familia, deben marchar la mano en la mano, bajo pena de un día ser sumergidas, llevadas por el oleaje de los bárbaros ». Signalons que parmi ses discours contenant des allusions à l'histoire de la France, ce fut le seul nommant De Gaulle et les Résistants.

2 Telle était l'opinion de l'ancien président du Conseil Paul Reynaud, *La politique étrangère du gaullisme*, Julliard, 1964, p. 198, 200, 260 et 266.

3 Telle est, pour Paul Lefort, ancien éditorialiste, la principale raison, *Souvenirs et secrets des années gaulliennes, 1958-1969*, Albin Michel, 1999, p. 110.

Pour une histoire des relations entre le Mexique et la France libre : Denis Rolland, *Vichy et la France libre au Mexique : guerre, culture et propagande pendant la Seconde guerre mondiale*, Paris, L'Harmattan, 1990.

4 Voir notre article, « L'Amérique latine dans le concert des nations occidentales entre 1959 et 1961 », *Crisol*, nouvelle série, n°3, publication du CRIIA, Paris X - Nanterre, 1999-2000, pp. 143 à 180.

trois mois après que la France ait reconnu la Chine continentale et que l'armée des États-Unis ait ouvert le feu sur les étudiants panaméens, causant 21 morts parmi ceux qui réclamaient que leur drapeau fût hissé à côté de celui des États-Unis.

Il nous a donc paru intéressant de comparer la vision qu'avaient offerte de ce voyage présidentiel les journaux de l'époque, tant aux États-Unis qu'en Amérique latine⁵. Presse, media révélateur de la conception des rapports Nord-Sud et producteur d'une idéologie à l'usage de « l'opinion publique », vecteur de la pensée officielle autant que reflet de l'opinion publique.

I. L'annonce, les prévisions

Dès la mi-décembre 1963, la presse latino-américaine annonce la visite officielle⁶, mais elle suggère d'emblée l'existence d'un désaccord avec les États-Unis. Sur le chemin de retour du Mexique, De Gaulle ferait escale à Washington, considérant ainsi son entrevue avec le président des États-Unis Lyndon B. Johnson comme secondaire. *El Plata* va même jusqu'à rapporter que la nécessité d'une visite aux États-Unis est née d'un malentendu entre les deux Présidents lors des funérailles de John F. Kennedy, en novembre 1963. Rapidement, la presse étasunienne va exploiter ce « malentendu » pour donner à penser que le général De Gaulle est un personnage à la fois vindicatif et peu fiable. Elle prend un malin plaisir à rappeler « l'affront » qu'avait fait subir De Gaulle au président Roosevelt en... 1945, lorsqu'il avait décliné l'invitation de ce dernier de le rencontrer à Alger, à son retour de Yalta⁷. Si aux États-Unis le voyage est placé sous le signe de l'anti-américanisme, au contraire, *El Universal*⁸ se réjouit de voir que, si depuis des lustres, les hommes d'État européens se rendaient fréquemment à Washington, désormais, avec De Gaulle, les chemins de l'Amérique latine n'étaient plus oubliés. En janvier, donc, la presse latino-américaine fait part du projet de voyage en Amérique du Sud. Projet que le Président français a lui-même annoncé lors de son allocution radiotélévisée à l'occasion des vœux de la nouvelle année. Aussitôt, les présidents des Républiques centraméricaines se déclarent prêts à se réunir, tous dans un même pays qui serait visité par le Président français⁹. Pour *La República*¹⁰ ce lieu ne pouvait évidemment être que le Costa Rica, tradition démocratique oblige, mais l'échec de cette rencontre était lié à la position politique costaricienne. En fait, il s'agissait là d'un simple prétexte permettant de souligner le caractère démocratique des institutions costariciennes par rapport à celles de ses proches voisins¹¹.

5 On dénombre 48 articles et photos rien que pour la petite république du Salvador...

6 *El Plata* et *El Diario*, Montevideo, vendredi 13 décembre 1963. À Paris, *Le Figaro* avait, dès le 11 septembre 1963, « dévoilé » l'information selon laquelle les deux visites, aux États-Unis et au Mexique, seraient regroupées.

7 *New York Herald Tribune*, Paris, 3 janvier 1964, édition européenne. Il signale aussi que c'est une visite de retour à celle effectuée par Adolfo López Mateos à Paris.

8 *El Universal*, Mexico, 20 janvier 1964.

9 *La Prensa Gráfica*, El Salvador, lundi 2 et mardi 3 mars 1964, p. 1 et 3.

10 *La República*, San José du Costa Rica, 28 février 1964, p. 1 et 11.

En Amérique centrale, le voyage de De Gaulle sert à affirmer des points de vue, des volontés diplomatiques et aide à souligner des rancœurs ; aux États-Unis on se sert de l'occasion pour exprimer des craintes. Ainsi, sous le titre révélateur de « Qu'est-ce qu'il manigance maintenant », le très sérieux *New York Herald Tribune* remarque qu'après les trois continents du Vieux Monde, l'Amérique latine devient l'objet d'une visite en coup de vent de la part de quelqu'un qui a le temps, que cela plaise ou non aux États-Unis¹². En sous-titre, il confie que les États-Unis sont anxieux (*apprehensive*)¹³. Leur crainte est de voir cette volonté d'indépendance affichée par le Président français depuis son accession au pouvoir, s'étendre au sous-continent latino-américain et être adoptée ou exploitée aux dépens des États-Unis, par des extrémistes tant de gauche que de droite¹⁴. Car déjà la presse latino-américaine se plaît à souligner la différence entre les conceptions politiques de Lyndon B. Johnson et celles de Charles De Gaulle. Si le Texan Johnson représente, par rapport à Kennedy, un revirement en matière de politique étrangère, notamment en ce qui concerne l'Amérique latine, De Gaulle apparaît, au contraire, comme l'image même de la constance. Indépendant des « supergrands », il l'est depuis l'époque de Roosevelt. La reconnaissance de la Chine continentale n'a fait que renforcer l'idée mythique de la « troisième voie ». Aussi la revue chilienne *Ercilla*¹⁵ rappelle-t-elle les positions que la politique extérieure française adopte vis-à-vis de Cuba, de la Chine continentale et du Viêt-Nam, positions très différentes de celles des États-Unis. Au Nicaragua, par contre, si *La Prensa*¹⁶ reprend l'opinion des journaux étasuniens, *Novedades* ne peut cacher son enthousiasme : « Francia, con su presidente, pasa lista de presente en la gran cruzada [contra el subdesarrollo]. América le dice : bienvenido... !!! »¹⁷

Mais, paradoxalement, c'est aussi dans ce Nicaragua sous la férule dictatoriale de Somoza, que l'on allait entendre les sons les plus discordants et les critiques les plus acerbes au sujet de la politique continentale des États-Unis. On pouvait ainsi lire que la visite de « De Gaulle ha sido una revelación para el mundo actual. Muchos escritores y observadores políticos creen que De Gaulle constituye en el momento latinoamericano actual, un punto de agitación y de desasociación en la cuestión nacionalista de nuestros pueblos » [sic]. Les critiques ont tôt fait

-
- 11 « Dada la situación prevaleciente entre Costa Rica, Honduras y Guatemala, como consecuencia de los golpes de Estado que en esos países se han producido y que causaron el rompimiento de relaciones, la reunión no se puede verificar. » p. 1. Pour sa part, *La Prensa Gráfica*, San Salvador, 3 mars 1964, p. 1 et 3, ne souffle mot de cette réunion chez son voisin...
- 12 *New York Herald Tribune*, New York, 5 mars 1964. Désormais « NYHT ».
- 13 *NYHT*, édition européenne, 10 mars 1964, p. 10.
- 14 *Idem*.
- 15 Humberto Malinarich M., « De Gaulle aprende castellano », *Ercilla*, Santiago du Chili, 11 mars, année XXX, n° 1503. L'influente revue hebdomadaire *Ercilla* dépêcha au Mexique son propre directeur pour couvrir l'information et publia son article sur 11 colonnes et 5 photos.
- 16 *La Prensa*, opposition « libérale », Managua, 18 mars 1964. Offre à ses lecteurs l'éditorial du *NYHT* du 17, distribué par l'AP : « Herald Tribune Enfoca Visita de De Gaulle », et publie « Temen Que De Gaulle Fomente Antianquismo », article de John M. Higtower [sic, pour Hightower] distribué par l'AP depuis Washington.
- 17 Chronique d'Edgar Solís Martínez, « 12 P.M. », *Novedades*, pro gouvernemental, Managua, 19 mars 1964.

d'être plus précises, révélatrices de l'état de frustration que provoquent, chez une partie de la bourgeoisie latino-américaine, le sous-développement et la dépendance économique face au géant du Nord :

Ahora Europa se ha conmovido por serias razones de orden económico. El mismo Presidente del Banco de Londres y Sudamérica, Sir George Bolton, declaró que América Latina es una potencia en ciernes y que a fines de siglo puede ser tan fuerte como Europa Occidental.

Esta es la verdad. Una verdad halagadora.

Y esto llega precisamente en una época en que los dirigentes políticos de estos países reaccionan y buscan soluciones nacionalistas justas, de acuerdo con las relaciones comerciales internacionales que deben prevalecer entre uno y otro país.

La preocupación de Truman y de algunos senadores de los Estados Unidos no tiene asidero. Creemos sencillamente que los EU ha [sic] gastado muchos dólares, pero no los ha invertido porque los ha despilfarrado. Ha hecho el papel de la potencia paternalista, como todo improductivo, negativo, que tarde o temprano recibe su medio vuelto de desilusión [sic] y su cosecha de realidades objetivas que no pudieron ser solucionadas a tiempo.

Nosotros creemos en los EU de Kennedy y de Roosevelt que hicieron caminar el mundo, que cambiaron la historia, que barajaron programas y que pusieron en práctica nuevos métodos.

Esta es la razón de este artículo¹⁸.

Et à Lacayo de conclure : « en un momento en que nuestros pueblos asumen con responsabilidad el cumplimiento de su destino, nada puede ni debe sernos negado »¹⁹.

II. « Invasion » : l'opposition des États-Unis au voyage

Aux Etats-Unis, tous s'accordent pour voir dans ce voyage une affirmation « de la possible émergence d'une nouvelle influence de la France en Amérique latine »²⁰. La presse étasunienne consacre donc un très grand nombre d'articles à la politique et à la personne du général De Gaulle, mais cette prose ne semble pas intéresser les lecteurs étasuniens. Sur 10.000 lettres émanant de citoyens des États-Unis, relatives à des problèmes de politique étrangère, et adressées à divers organes du gouvernement de Washington, seize seulement concernaient le Général²¹.

18 « De Gaulle y la política exterior de Francia », éditorial de Roger Mendieta Alfaro, *La Nación* [quotidien de l'opposition conservatrice], Managua, 21 mars 1964, p.4.

19 Salvador Lacayo, « de Gaulle en Latinoamérica », *Novedades*, Managua, 17 mars 1964.

20 Entre autres, le *Post Dispatch*, Saint Louis, Missouri, 8 mars 1964.

21 « Washington n'est pas Mexico » : *France-Observateur*, jeudi 2 avril 1964, p. 12.

Le qualificatif « *invasion* » ne tarde pas à surgir dans la presse étasunienne. Si Virginia Prewett²² se contente de déclarer que par sa visite au Mexique, De Gaulle « met le pied en Amérique latine », ses confrères californiens parlent d'« *invasion* », de débarquement²³. Les premières réactions étasuniennes au voyage du général De Gaulle sont d'une rare violence. Elles atteignent leur apogée lorsque, interrogé par un journaliste nord-américain, l'ex-président Harry S. Truman, confortablement installé au bord de la piscine de l'hôtel où il passait ses vacances en Floride, déclare que si De Gaulle vient fourrer son nez dans les affaires américaines, il faudra se résoudre à lui couper « un buen palmo de narices », comme le dira de façon imagée la presse mexicaine²⁴.

La réponse mexicaine fut à la hauteur de l'agressivité yankee : « A esto un periodista mexicano agregó que no sabía que México pertenecía a los Estados Unidos »²⁵.

L'idée selon laquelle, par son voyage, De Gaulle s'engageait dans la voie d'une politique concurrente à celle que les États-Unis développaient au Sud du Río Grande fut immédiatement démentie par les propos, on ne peut plus diplomatiques, de Dean Rusk, le secrétaire d'État nord-américain²⁶. Il rappela la demande d'aide concernant l'Amérique latine que le président Kennedy avait lui-même formulée auprès de ses alliés européens, au cours de sa tournée européenne de juin 1961.

Au Mexique, les propos de Truman, autant que ceux de Rusk, sont l'objet d'une réponse à la hauteur de l'attaque et des mots qu'ils sous-entendent. Dans un cas comme dans l'autre, une sorte d'obligation d'allégeance à Washington, selon des modalités et un ton différents s'inscrit en filigrane. En contraste, la visite de De Gaulle n'en est que plus célébrée, le Président français voit soudainement renforcée son image d'homme indépendant des blocs. Par contrecoup, l'importance de sa visite devient la preuve du bien-fondé de la politique extérieure autonome du Mexique, un faire-valoir de la politique du PRI²⁷.

Leopoldo Zea en personne monta au créneau pour défendre la position du Mexique, augurant que les conclusions qui suivraient la visite de De Gaulle « calmeraient les nerfs et les craintes de certains organes de la prétendue orientation publique de nos voisins du Nord » qui avaient tenté de présenter la visite de De Gaulle comme une attaque de plus contre les États-

22 *Rocky Mountains News*, Denver, Col., 5 mars 1964, Virginia Prewett, « our special Latin American writer ».

23 « De Gaulle's Hemispheric « Invasion » », *Los Angeles Times*, Californie, 16 mars 1964. Drew Pearson, « De Gaulle's "Invasion" Well Timed », *The Washington Post*, mercredi 18 mars 1964 et Drew Pearson, « de Gaulle Times his « Invasion », *The Sacramento Union*, Californie, 18 mars 1964 et Charles Bartlett, « De Gaulle's Latin American Trip », *The Evening Star*, Washington DC, 12 mars 1964, p. A-17. Et « US will watch de Gaulle's invasion », *Denver Post*, Colorado, 10 mars 1964.

24 « Truman Has Warning Word For De Gaulle » *The Sacramento Bee*, Californie, mardi 17 mars 1964, p. A8, (AP). *Montreal Star*, (Canada), 17 mars 1964, UPI.

25 Cf. note 18. A remarquer : « en política, los huecos que alguien deja acabará llenándolos otros », *Novedades*, Mexico, éditorial « Antidegolismo de Truman », mercredi 18 mars 1964.

26 Mais aussi de la part du ministre français des Affaires étrangères, Couve de Murville, et de l'ambassadeur de France à Mexico, Offroy. Voir « Alphand Denies De Gaulle Seeks To Embarrass US », *The Sacramento Bee*, dimanche 15 mars 1964, AP et « Envoy denies Paris Aim Is to Embarrass US », *The Washington Post*, dimanche 15 mars 1964, p. A 23.

27 Entre autres, « Antigolismo de Truman », *Novedades*, (México), mercredi 18 mars 1964. Editorial.

Unis²⁸. Car, toute position politique non conforme aux intérêts de la grande république du Nord, telle celle de la France et celle du Mexique, était considérée comme contraire aux États-Unis. Cependant, Zea note que ces « intérêts » n'étaient peut-être pas représentatifs de toute la nation du Nord. Nonobstant, certains en arrivaient à considérer la visite du Français comme « une ingérence dans les affaires nord-américaines, comme si le Mexique, ou n'importe quel lieu de l'Amérique était une chasse gardée de ces intérêts, tel que l'affirmait la déjà défunte, bien qu'encre discutée, Doctrine de Monroe ». Mais Zea pousse encore plus loin l'ironie en remarquant que, depuis quelques temps, il semble que désormais le champ de la « supposée » application de ladite Doctrine s'est particulièrement élargi, transcendant les frontières du continent américain et prétendant « régler les relations extérieures d'autres nations, comme c'est le cas avec la France vis-à-vis de la Chine, ou de l'Angleterre et, une fois encore, de la France vis-à-vis de ses relations avec la république cubaine »²⁹. Face à cette attitude étasunienne « qui prétend transformer en chasse gardée d'intérêts, non seulement l'Amérique latine, mais le monde entier », Zea affirme « l'émergence de positions telles la mexicaine et la française qui réclament des droits comme ceux à l'autodétermination et à la non-intervention sans lesquels la vie internationale serait impossible »³⁰.

Zea rappelle que Truman se plaignait amèrement des nationalismes qui partout voyaient le jour, des désirs d'indépendance qui surgissaient ; situation qu'il expliquait par l'abandon du rôle dirigeant des États-Unis dans le monde et qui conduirait inévitablement à la désintégration de l'alliance occidentale. Cet état de désagrégation conduisait nombre de peuples dans l'aire d'influence des États-Unis, à refuser de suivre les lignes de conduite dictées par ceux-ci. Ces « nationalismes agressifs », selon les termes de Truman, proclamaient leur volonté d'être les maîtres de leur destin, et il était de bon ton, observait-il, de se défaire ou de se délier des États-Unis. Dans le Tiers monde cette tendance était claire, mais, et cela devenait plus grave, on la remarquait aussi parmi les vieux alliés que les États-Unis avaient aidés pendant la guerre et lors de la reconstruction. Tel était le cas de « la France du général De Gaulle »³¹. Car Truman, s'il reconnaissait que de Gaulle avait « rendu à la France son autorité (*poderío*), sa prospérité et son influence », considérait que malheureusement il était aussi sorti de sa zone d'influence naturelle, dépassant les limites de l'Europe, où il attaquait la position des États-Unis, qui défendaient « la sécurité et la protection de l'Europe et la préservation du Monde libre », pour élargir son champ d'activités en se tournant vers l'Asie... et l'Amérique latine, ajoutait Zea qui poursuivait en expliquant les différences de point de vue concernant la défense de l'Europe occidentale. De sorte que les intérêts de la France et de l'Europe ne correspondaient pas nécessairement à ceux des États-Unis (voire même de l'URSS), en revanche, ils pouvaient coïncider avec ceux d'autres nations du monde. Avec De Gaulle, la France considère que ses intérêts coïncident avec ceux de la Chine, même si ce pays est communiste, et que la sécurité mondiale requiert des zones

28 Leopoldo Zea, « De Gaulle y los EEUU », *Novedades* (México), mardi 17 mars de 1964.

29 *Idem.*

30 *Idem.*

31 Truman cité par Zea, *op. cit.*

neutres, en Indochine, par exemple. De la même façon, De Gaulle considère que les intérêts de la France peuvent coïncider avec ceux du Mexique ou d'autres peuples d'Amérique, indépendamment du fait que cela serve ou non ceux des États-Unis.

Les nations marchent désormais sur le chemin de leurs intérêts. Quant à l'éternelle gratitude qui est supposée lier à tout jamais celui qui a reçu des aides à celui qui les lui a octroyées, Zea n'a aucun doute à ce sujet, il balaye ce type d'argument en faisant preuve d'une logique implacable. Si les États-Unis ont aidé la France, c'est bien parce que leurs intérêts étaient liés à ceux de la France et du Monde libre : « Podrían haber estado ligados a los del Kaiser o a los de Hitler ? Si así hubiese sido, otra habría sido la historia del mundo »³².

Pour sa part, se montrant moins partisan d'employer la logique pour réfuter les affirmations ou dissiper les craintes du puissant voisin du Nord, le journaliste mexicain Carlos Rojas Juanco préfère être plus incisif. Se proposant d'étudier un autre versant des arguments et des accusations étasuniennes, il note l'existence de nombreux commentaires destinés « à refléter, voire à provoquer le scepticisme quant aux résultats de la visite du général de Gaulle, en affirmant que le dirigeant français était totalement dépourvu de réalisme politique, pour mieux souligner qu'il s'agit « d'une erreur romantique »³³. Car pour les États-Unis, il ne fait aucun doute que c'est un rêve que de croire pouvoir « invadir –dicen ellos- la zona de influencia norteamericana », puisque la France est totalement dépourvue de moyens financiers pour mener à bien une telle opération. Aucune conjoncture historique ne se profilait à l'horizon qui eût permis à De Gaulle de mener à bien son projet, en tout cas ce n'était pas « la "supposée" capacité latino-américaine à agir par elle-même ». Voilà ce qui blessait le plus, le mépris dont le Nord-Américain faisait preuve à l'égard de ses voisins du Sud, et pour l'occasion Rojas Juanco employait une formule on ne peut plus mexicaine : « Dizque nos veían irremediabilmente pobres, sometidos a los monopolios norteamericanos ».

Ainsi, les États-Unis n'avaient pas à se préoccuper, « de Gaulle fracasaría ». Une fois dépassé le stade de l'opposition aux États-Unis, ceux-ci avaient développé l'idée, « nuevos prejuicios », selon laquelle De Gaulle effectuait un travail de subversion en Amérique latine. Car, entre temps, la réception dont avait bénéficié le Président français de la part de la population mexicaine, ne laissait aucun doute sur les sentiments que la nation mexicaine éprouvait à son égard.

Mais, non sans ironie, on se plaisait à remarquer : « ¿ Y México ? ¿ Cómo podría salir el pobre México del enredo en que se metió al escuchar al gobernante « antiyanqui », al amigo de los comunistas chinos ? »

Rojas Juanco, comme son compatriote Zea, n'avait de cesse de souligner que la presse étasunienne avait développé des thèmes qui ne reflétaient pas les intérêts des États-Unis, mais d'une minorité à l'intérieur de ceux-ci, et que l'opinion publique étasunienne, bien au contraire, avait souffert d'un manque de vision propre, elle était décontenancée.

32 Leopoldo Zea, « De Gaulle y los EEUU », *Novedades*, México, mardi 17 mars 1964.

33 Carlos Rojas Juanco, « El viaje de de Gaulle - No se mide en dólares, sino en proyección política », *El Día*, México, mercredi 25 mars 1964.

III. Maximilien : le passé perdu et la grandeur ratée

L'idée d'un droit impérial de visiter le Mexique fut largement exploitée par les journaux étasuniens. Le *Dallas Morning News* se réjouit de souligner que la France et les États-Unis sont les deux seuls pays à avoir, depuis Cortés, foulé en vainqueurs le sol mexicain et y avoir laissé des traces durables...³⁴

Loin d'adopter ce ton de supériorité victorieuse, *La Prensa*³⁵ se contente de remarquer que le dernier général français à avoir visité le Mexique était le général Achille Bazaine (!) Et le journal nicaraguayen va même jusqu'à affirmer (il est vrai qu'il cite une dépêche de l'A.P.) que l'armée française n'est sortie du Mexique que parce qu'elle était « aguijoneado por Estados Unidos ». Se voulant rassurant, il signale que de toute façon, le passé c'est le passé, et que De Gaulle : « Cualesquiera que sean sus intenciones, no lleva a un austriaco en su equipaje ». La presse du Nicaragua est la seule en Amérique latine à mentionner ce souvenir historique de l'épopée tragique de « el emperador Maximiliano, títere de Napoleón ». Ce même journal note que les États-Unis ont fait pression sur l'Europe pour qu'elle s'intéresse à l'Amérique latine, et conclut : « Los problemas de Latinoamérica son muchos. Si De Gaulle ayuda a disminuirlos, que sea para bien. Difícilmente podría aumentarlos ».

Pour disqualifier plus encore le voyage présidentiel, la presse étasunienne évoquera le rêve de "grandeur" française au Mexique, cet Empire frustré de Maximilien, épopée désastreuse qui ne peut avoir existé, et se comprendre, que parce que les États-Unis étaient affaiblis (*weakened*) par leur propre Guerre civile. Maximilien apparaissant comme le précurseur de De Gaulle, « en étant le premier à venir persuader le Mexique que son destin était lié à celui de la France ». Tous deux partagent le même goût pour les grands discours devant les assemblées populaires et ont cette même capacité à être indifférents à la réalité et à s'en créer une différente du monde réel, en installant et en hypertrophiant l'idée que les autres peuvent se faire de l'importance de la France. L'accueil que les Mexicains réserveront au Président français est qualifié à l'avance d'« ironie gauloise caustique »³⁶. On accuse finalement De Gaulle d'intriguer pour enrôler le Mexique aux côtés de Paris, même si complaisamment on est certain qu'il saura faire preuve de plus de discernement en jugeant l'accueil qui lui sera fait à Mexico...

Dans une caricature, Warren King³⁷, reprend la photo largement diffusée par l'AP un jour auparavant : De Gaulle, les bras en l'air, sur le balcon présidentiel, salue « le long combat pour la liberté » du peuple mexicain, pendant que López Mateos près de lui se souvient d'un certain Maximilien, « empereur marionnette » qui, lui aussi tenait des discours sur la liberté des Mexicains. Cette caricature est accompagnée d'un commentaire ouvertement malveillant intitulé « Allons, allons, Général », où, après avoir rabaissé à 75.000 participants mexicains

34 Sam Achesson, « Tactful Recall », *Dallas Morning News*, Texas, 16 mars 1964.

35 Managua, 18 mars, « Herald Tribune Enfoca Visita De Gaulle », reprenant une dépêche de l'AP.

36 « pungent Gallic irony », *The Washington Post*, 16 mars, p. A18.

37 Caricature « Voice of the People » et commentaire « Tut, tut General », *Daily News*, mercredi 18 mars, p. 47.

l'accueil fait au général De Gaulle, on explique au lecteur nord-américain que « la France ne peut aucunement porter à son crédit la longue et toujours en vigueur indépendance du Mexique » car, si ce sont les Français qui l'ont installée sur le trône, les Nord-Américains « dès qu'ils ont fini leur Guerre Civile (1861-1865) ont, d'une façon insistante, rappelé aux Français, et à d'autres, la Doctrine de Monroe contre toute autre tentative coloniale dans l'Hémisphère occidentale » et, fier, ironique et vindicatif, le commentaire conclut : « n'oublions pas ce petit morceau d'histoire ».

Les États-Unis se veulent être les gardiens des libertés et de l'indépendance des Républiques du Sud, or cela va être infirmé par l'affaire des drapeaux dont la presse étasunienne parlera peu, mais qui bénéficiera d'un large écho dans les journaux latino-américains³⁸. Ainsi, au Chili, *Ercilla* remarque d'emblée qu'à la demande des autorités mexicaines, après une année de refus, le gouvernement français a accédé à la requête du gouvernement mexicain en lui rendant trois drapeaux capturés par les armées de Napoléon III. Admiratif, il déclare qu'avec cet acte :

« De Gaulle agregó con una habilidad extraordinaria, un toque sentimental y patriótico que ha conmovido fuertemente al pueblo mexicano. » [...] « La devolución de estas banderas tan caras para el patriotismo y nacionalismo mexicano, dio lugar a una seremonia [sic] que perdurará por muchos años en el recuerdo de los mexicanos ».

Puis il cite un porte-parole du gouvernement de López Mateos : « Con un gesto de magnífica elocuencia, el general de Gaulle cierra el capítulo final de un error de Napoleón III que -a pesar de su gravedad- no alcanzó a destruir la amistad tradicional entre mexicanos y franceses »³⁹.

À Buenos Aires, on affirme que « mientras hace 100 años, Francia estuvo en guerra con México, una calurosa bienvenida se le prodigará al « libertador » francés, en un país donde tal palabra configura recuerdos de la lucha por su independencia nacional »⁴⁰. Pour certains

38 Jaime Plenn, « Francia devolvió banderas a México », *El Litoral Concordia*, Uruguay, 7 mars 1964, (UPI).

Au-delà de l'émotion nationale (et nationaliste) provoquée au Mexique par cette remise, le 5 mars 1964, on doit, pour comprendre sa projection et sa perception continentale, se souvenir que, deux mois auparavant, c'est en présentant le drapeau panaméen aux autorités étasuniennes en charge du Canal pour que, conformément aux accords de 1906, il flotte à côté de celui des États-Unis, que 21 étudiants furent tués et 200 Panaméens blessés par balle.

39 Humberto Malinarich M., « De Gaulle aprende castellano », *Ercilla*, Santiago du Chili, 11 mars, année XXX, n°1503. (3 photos sur 5 sont consacrées à ce thème). Livre le détail des trophées : « Una bandera del segundo Batallón de la Guardia nacional de Potosí, capturada por las tropas francesas el 8 de Mayo de 1863 en la batalla de San Lorenzo ; el estandarte del Regimiento de caballería Durango, tomado en la batalla de San Pablo del Monte el 5 de Mayo de 1863 y el estandarte de los Lanceros de Aguascalientes capturado en la batalla de Valparaíso el 22 de Mayo de 1864 ».

Plus complet : « Historia de tres banderas », *El Universal*, México, vendredi 6 mars 1964.

40 « De Gaulle Parte Hoy de París en Viaje a México », *Clarín*, dimanche 15 mars 1964, p. 7, (AP, AFP et ANSA).

Mexicains cette guerre aurait même renforcé l'amitié entre les deux pays : « Es curioso, pero con aquella guerra de los dos países parece que se hicieron más amigos. Los franceses se acostumbraron a apreciar el valor de los mexicanos y nosotros, por nuestra parte, descubrimos de bulto muchas virtudes de nuestros enemigos de entonces »⁴¹. Cent ans après, selon les Nord-Américains, l'ombre de Maximilien pèse sur ce voyage et l'hypothèque, il est donc condamné à échouer comme toute entreprise française au Mexique. Or, pour l'Amérique latine, l'incident Maximilien est totalement clos, avant même l'arrivée de De Gaulle.

Car, loin d'opposer les figures de Kennedy et de De Gaulle pour matérialiser l'opposition entre les États-Unis et la France, supposant par-là même une rivalité entre les deux puissances vis-à-vis de l'Amérique latine, José Santos Valdés qui affirmait que « Estados Unidos no tiene amigos, tiene intereses », livrait une clé pour comprendre le succès du voyage. Il parlait de la préparation psychologique à laquelle il avait fallu soumettre les Mexicains pour recevoir un hôte si illustre : « los diplomáticos hicieron lo suyo : antes que llegara el General se dio el golpe maestro : la preparación psicológica de la visita. Había que herir la imaginación de los Mexicanos, sacudirlos, prepararlos emocionalmente para que recibieran a De Gaulle como antes no habían recibido a nadie, ni siquiera a Kennedy »⁴². Ce fut la cérémonie de la remise des drapeaux qui paradèrent dans toutes les grandes artères de Mexico. Les États-Unis n'avaient rien de tel à offrir.

IV. De Gaulle, un nouveau Fidel Castro ?

Considérant cette visite comme une atteinte à la politique latino-américaine des États-Unis, la comparaison De Gaulle - Fidel Castro ne tarde pas à apparaître⁴³. Prétendant tenir son information d'un avertissement de l'ambassade des États-Unis à Paris au département d'Etat, Drew Pearson révèle que lors de son escale dans les Antilles françaises, il est presque certain que De Gaulle en profitera pour rendre visite à Castro⁴⁴. Ainsi, non seulement De Gaulle ne s'arrête pas pour s'entretenir avec L. B. Johnson, mais il aurait l'outrecuidance d'aller à La Havane rendre visite au dirigeant cubain : « Et non seulement De Gaulle adore planter des épingles dans les flancs de la politique étrangère étasunienne, mais en plus il veut donner une impulsion aux ventes françaises de camions, d'autobus et de locomotives à Castro ». Et ce, alors que les États-Unis ont enfin réussi à convaincre le Canada de ne plus servir d'intermédiaire aux achats cubains. La France se porterait au secours de Castro en lui apportant

41 Salvador Reyes Nevares, « Aquella Intervención Francesa », *Novedades*, Mexico, jeudi 5 mars 1964.

42 José Santos Valdés, « De Gaulle y Monroe » : *El Día*, México, lundi 30 mars 1964.

43 De Gaulle « el revolucionario según lo llama Fidel Castro, así será recibido por los mexicanos » : *La Prensa*, Buenos Aires, 17 mars 1964, reprenant *Le Monde*, Paris, dans une revue de la presse française.

44 En France, *Témoignage chrétien* fut victime d'une intoxication et publia le 2 avril 1964, p. 7, « La vérité sur les conversations secrètes entre De Gaulle et Castro : Aucun autre journal n'en a parlé. Mais, grâce à son nouveau correspondant à New York, Bernard Labadie, *Témoignage Chrétien* est aujourd'hui en mesure de dire : lors du voyage au Mexique, le Général de Gaulle a rencontré secrètement Fidel Castro. Seul un interprète cubain a pu assister à cette conversation nocturne. C'est la traduction de la bande d'enregistrement que Bernard Labadie nous a expédiée par télex. Pour conserver à ce document toute sa valeur humaine, nous publions l'intégralité du texte ainsi reçu ». [Sic]

pour 10 millions de dollars de biens d'équipement en matière de transports⁴⁵. Certes, d'autres remarqueront qu'une telle visite provoquerait le mécontentement du Mexique⁴⁶. Par conséquent, cette escale pourrait être incluse dans le voyage d'automne.

En France, au contraire, Georges Andersen signalera sagement que « Le Général de Gaulle n'ira pas à La Havane, malgré la perche tendue par le Dr Castro [...] surtout parce qu'une telle visite serait considérée par le peuple américain comme un acte beaucoup plus hostile que la reconnaissance de la Chine populaire »⁴⁷. Abandonnant l'analyse, l'information peut, parfois, donner lieu à des remarques incongrues, telle *La Prensa*⁴⁸ déclarant que le Général revêt un uniforme « verde olivo » ; plus exacte, la presse étasunienne parle d'un uniforme « khaki »⁴⁹. Mais elle acquiert parfois une tournure plus âpre quand elle révèle que le *Comandante* a déclaré s'être mis à l'étude des *Mémoires* du Général. La crainte atteint son paroxysme quand est diffusée la nouvelle de l'apparition de Fidel Castro à la télévision française⁵⁰.

V. « La mano en la mano » : le discours en espagnol

Plus ancienne que la Plaza Mayor de Madrid, le Zócalo, la place centrale de Mexico, reste le symbole urbain de l'unité moderne du pouvoir politique et religieux et du souvenir du passé aztèque. Le passé et le présent s'y côtoient comme pour mieux souligner l'unité historique de la Nation mexicaine⁵¹. C'est là, du haut d'un des balcons du palais présidentiel, que le Général eut, le 17 mars 1964, l'honneur de prononcer un discours qui aujourd'hui encore est présent dans l'esprit des élites mexicaines. Ainsi, en juin-août 1999, lors de la rétrospective de l'œuvre de Gabriel López Quijada, photographe officiel mexicain de 1953 à 1985, il était intéressant de constater que les trois personnalités politiques les plus représentées par le nombre

45 Editorial : The Washington Merry-go-Round, « US Could Spank Nkrumah Easily », par Drew Pearson, *The Washington Post*, 10 février 1964, p. B 23. L'information sur les 10 M. de \$ est reprise par le *Washington Post* du 23 janvier 1964, p. A16, « De Gaulle to Visit Brazil, Push influence in Asia » par Waverly Root.

46 Charles Bartlett, « De Gaulle's Latin American Trip », *The Evening Star*, Washington DC, 12 mars 1964, p. A17 : « Washington's apprehension over such a visit, which would be a damaging political slap, has been calmed by the French reassurances, and by the grumbling of the Mexicans that they will be offended if the General includes Havana in his itinerary ».

47 « L'Amérique latine devant le « mirage français » par Georges Andersen, *Combat*, Paris, 5 mars 1964. D'abord rapportée par *l'Express*, 18 septembre 1963, l'idée que de Gaulle n'excluait pas une visite à Cuba dans le cadre de son voyage, fut divulguée par l'agence italienne ANSA le jour même, et reproduite dès le lendemain par le quotidien de l'opposition de gauche *El Nacional* de Caracas.

48 « Llega De Gaulle a México en un 'Caravelle' », Managua, 16 mars 1964, selon une dépêche de l'AP, p. 5. Et *Clarín*, Buenos Aires, 17 mars 1964, p. 2, (AFP-AP).

49 « DeGaulle Assures US He's Not Butting Into Hemisphere », *The Sacramento Union*, Californie, 18 mars 1964, p. 3, (UPI).

50 Reportage dans l'émission « 5 colonnes à la une », rapporté par *The New York Times* (édition internationale), « Castro Lauds de Gaulle, Attacks U.S. on French Television Show. », daté de Paris, 6 mars, non signé.

51 « en el mismo lugar donde nuestra historia ha consignado los hechos más sobresalientes de nuestra vida cívica. », in « López Mateos cede la más alta tribuna Mexicana », *Novedades*, mardi 17 mars 1964, 1^{ère} page.

de clichés étaient, à égalité, Kennedy et De Gaulle, suivis de Tito. Accompagnant les photos de la visite du Général, figurait en bonne place la transcription et la traduction du discours du balcon. Preuve de l'importance et de l'acceptation de ce message, c'était le seul texte historique ainsi présenté. Car rarement formule ne fit autant florès.

Pourtant rarement on vit formule aussi mal rapportée. La presse étasunienne la traduit et la transcrit correctement, par exemple Murrey Marder⁵² rapporte « will march hand-in-hand to the future ». Ce que ne fait pas *Impacto*⁵³ qui transcrit « Francia y México van de la mano ». Et pourtant la formule était en espagnol. Les journalistes au sud du Río Grande se sont-ils fiés plus à leur mémoire qu'à la transcription officielle des discours ? Ainsi on lit en titre « Degaulle [sic] considera que Francia y México son dos países [...] que quieren marchar uno al lado del otro », alors que dans ses pages intérieures il titre « Caminamos hombro con hombro, dijo De Gaulle al llegar a México »⁵⁴.

Très froidement *La Razón*⁵⁵ informe que « de Gaulle hizo un vibrante llamamiento [,] se dirigió a la multitud en español », il signale aussi sans autre forme de commentaire que « el presidente habló desde el balcón del palacio presidencial, lo que constituyó para él un honor muy especial », sans explication historique. Car la presse étasunienne ne s'y méprendra pas, si elle parle de « geste sans précédent pour un chef d'État étranger »⁵⁶, elle remarque aussi « que le discours de De Gaulle en espagnol est une prestation qui égale ou surpasse celle de Mrs Kennedy qui avait répondu en espagnol à une question, laissant, selon son habitude, son public ébahi »⁵⁷. Elle prendra toute la mesure de l'acte de parler depuis le balcon du Palais présidentiel mexicain, en soulignant que le Général français « a déclenché une ovation tumultueuse », et qu'il « s'est vu accorder l'honneur d'être le premier président étranger qui ait jamais parlé depuis le balcon du palais présidentiel qui surplombe la Place de la Constitution »⁵⁸. Il est exact que le seul pays, autre que le Mexique, qui avait eu l'honneur d'être nommé du haut du balcon, sous la cloche de l'église de Dolores qui sonna le glas de la puissance royale espagnole au Mexique, fut l'Espagne républicaine⁵⁹.

52 « Mexico City Cheers Gen. de Gaulle Wildly », *The Washington Post*, 17 mars 1964, p. A5.

Le *Denver Post*, Colorado, 17 mars, aussi transcrit l'expression correctement « Let us walk hand in hand ».

53 Guatemala, 17 mars 1964.

54 *La Noticia*, Managua, 18 mars 1964, (selon une dépêche AFP... depuis Mexico, datée du 16). Idem *Clarín*, Buenos Aires, 17 mars 1964, p. 2, (AFP et AP).

55 *La Razón*, Buenos Aires, 16 mars 1964, reprend une dépêche de l'AFP après une de l'UPI. Par contre *Clarín*, 17 mars, souligne « sería el primer jefe de Estado extranjero a quien se otorga el honor de hablar a la nación mexicana desde el balcón que domina la plaza de la Constitución que estaba repleta de mexicanos ». (AFP et AP).

56 « One Million in Mexico City To Welcome De Gaulle » *The Evening Star*, Washington DC, lundi 16 mars 1964.

57 « Mexico City Hails de Gaulle », *The Washington Post*, 13 mars 1964, p. A 7.

58 *The Miami Herald*, Miami, Floride, 17 mars 1964, dépêche de l'AP depuis Mexico ; Marion Wilhem, « Mexico City All Decked Out », *The Christian Science Monitor*, mardi 17 mars 1964 ; cf aussi, note précédente et *The Evening Bulletin*, Philadelphie, Pennsylvanie, 17 mars 1964.

59 « El 15 de septiembre de 1936 Cárdenas da el grito en el Zócalo y agrega : « Viva la República Española ». In Enrique Krauze, *Lázaro Cárdenas, general misionero*, Fondo de Cultura Económica, México, 1996, cuarta impresión, p. 208, Col. Tezontle, Biografía del poder, n° 8. [primera edición, México,

VI. La foule ou le décompte impossible

Bien plus significative que la retranscription, fidèle ou non, de la formule du général De Gaulle, sera la querelle des chiffres, car c'est en minorant le nombre de spectateurs mexicains massés tant sur le trajet du cortège officiel, de l'aéroport au palais présidentiel, que sur la place du Zócalo, que la presse étasunienne tenta d'amoindrir la portée, le succès et l'éclat de la visite du mandataire français⁶⁰.

Si la presse canadienne se refusa à perdre son temps avec des problèmes de comptabilité, sa consœur du sud s'en délecta. Mais pour la presse étasunienne l'enjeu était de taille puisque chargé de symboles : était-il concevable que son voisin du sud reçoive De Gaulle avec plus d'enthousiasme qu'il ne l'avait fait pour les Kennedy ?⁶¹ Aussi Murrey Marder pouvait-il, sans se tromper, noter qu'« inévitablement il y a eu des comparaisons avec les foules exubérantes venues accueillir Kennedy deux ans auparavant »⁶². En soulignant la qualité de l'accueil, Solís Martínez n'en reste pas moins dans la ligne de la presse étasunienne, « México ha recibido al General De Gaulle con un boato que sólo ha logrado superar el que hace dos años se le ofreció, allí también, al finado Presidente Kennedy y señora (nadie en México ha osado establecer comparaciones todavía) »⁶³. Ce que la presse étasunienne ne va pas se gêner de faire. En effet, si après l'arrivée du Général « balloons, confetti and colorful costumes » contribuent à donner une couleur locale, plus « *South of the border* », en accord avec ce que le public nord-américain attend et qui le conforte dans ses idées reçues, on parle de centaines de milliers de Mexicains qui « greeted the french President »⁶⁴. Plus pondérée, la presse mexicaine remarqua que si l'accueil avait dépassé en enthousiasme tout ce à quoi on s'attendait, la foule était peut-être un peu moins nombreuse que pour Kennedy, mais qu'il ne faisait aucun doute que les réactions de la population mexicaine avaient été beaucoup plus vibrantes. Le dilemme Kennedy / De Gaulle se résout alors dans l'affirmation que l'un est venu en voisin, l'autre, depuis l'Europe, traverse l'Atlantique. Ainsi, elle se complaît à faire remarquer que, quoiqu'il en soit, il en ressortira surtout un surcroît de prestige pour le Mexique, puisque le plus éminent des

1987].

Remarquons cependant que De Gaulle et López Mateos ne s'exprimèrent pas depuis le balcon central, soit juste sous la cloche de Dolores, symbole de l'indépendance par excellence, mais depuis le balcon situé à droite.

60 Signe d'une campagne d'intoxication menée par les agences de presse étasuniennes ? Notons qu'à Buenos Aires, *El Siglo*, 16 mars 1964, remarque que « la Cancillería fue tomada con la guardia caída », « hace unas semanas informes confidenciales llegados al Palacio San Martín auguraban una fría acogida para el mandatario francés » à cause de son « néocolonialisme ». Cette « explication » permet d'entrevoir la provenance de l'information, puisque c'est une remise en selle de l'affirmation tant prisée par la presse étasunienne selon laquelle De Gaulle est un nouveau Napoléon III.

61 John F. Kennedy et son épouse Jacqueline s'étaient rendus en visite officielle au Mexique en juin 1962. À Buenos Aires, dès le 14 mars, *Clarín*, annonce que « todo indica que el mandatario francés será objeto de un magno recibimiento en la capital azteca. »(AFP). Le même jour *El Mundo* annonce que « La capital mexicana se prepara a ofrecer al general de Gaulle una acogida inolvidable. » (AFP).

62 « Mexico City Cheers Gen. de Gaulle Wildly », *The Washington Post*, 17 mars 1964, p. A 5.

63 Editorial « 12 P.M. » d'Edgar Solís Martínez, *Novedades*, Managua, 19 mars 1964.

64 « De Gaulle Colorful Fiesta Scene », sous titre *The Washington Post*, 17 mars 1964, p. A5, « Mexico City Cheers Gen. de Gaulle Wildly » by Murrey Marder.

chefs d'État du Vieux Continent est venu saluer le Président du Mexique et commencer par lui une série de visites qui le mèneront ensuite dans toutes les capitales de l'Amérique du Sud. Tant d'attentions et la nation placée au premier rang de la scène internationale flattent l'orgueil du pouvoir mexicain.

L'accueil enthousiaste que la population mexicaine réserva au président français n'étonna pas la presse latino-américaine. Pour *La Estrella*, non seulement ce n'était pas une surprise, mais en plus ces manifestations « *podrían repetirse con idéntico fervor, y la misma devoción en cualquier país de América Latina que vendrá a visitar.* » De la même façon, *El País* mit l'accent sur l'enthousiasme et la chaleur de l'accueil en titrant : « *Ovaciones entusiastas* »⁶⁵, « *Exito del viaje...* » et « *entusiasmo delirante del pueblo azteca* »⁶⁶. À Mexico, on suppose que le bain de foule rappelait au Président français... les journées parisiennes d'août 1944⁶⁷, vingt ans auparavant.

Assassiné quatre mois plus tôt dans un État frontalier du Mexique, la comparaison entre De Gaulle et Kennedy s'imposa naturellement, d'autant que les deux présidents faisaient partie du panthéon emblématique des grands dirigeants démocratiques de ce « second vingtième siècle ». Mais la guerre des chiffres eut tôt fait d'éclater. Si *The Wall Street Journal* titre « *De Gaulle got a big welcome as began a state visit in Mexico* », il n'en évalue pas moins la foule à 300.000 personnes⁶⁸. Un jour auparavant, son confrère de Washington⁶⁹ s'attendait à une foule d'un million de personnes... Il est vrai qu'à en croire ce dernier, la présence du « million de personnes qui est venu accueillir De Gaulle sur le trajet de l'aéroport peut s'expliquer, non par l'intérêt des Mexicains, mais par les vacances décrétées par le président López Mateos pour tous les employés fédéraux, d'ailleurs les magasins étaient fermés. Pour être certain que la foule soit très nombreuse, peut-être plus que lors de la visite de Kennedy en juin 1962 »⁷⁰.

Ainsi, à partir du 16 mars le doute s'empare de la presse étasunienne. On s'attend à un accueil chaleureux, on prévoit un million et finalement, on remarque qu'il recevra un accueil semblable en enthousiasme à celui avec lequel le peuple mexicain avait honoré John F. Kennedy⁷¹. Par un savant calcul, la presse étasunienne a donc fini par accepter l'évaluation du

65 *La Estrella*, Panamá, 19 mars 1964.

66 *El País*, Assomption, Paraguay, 19 mars 1964.

67 Jacobo Zabłudovsky, « *Hoy llega de Gaulle* », *Novedades*, Mexico, 16 mars 1964.

68 *The Wall Street Journal*, New York, mardi 17 mars 1964, p. 30.

69 « *Million in Mexico City To Welcome De Gaulle* », *The Evening Star*, Washington DC, lundi 16 mars 1964.

70 Au Mexique, des critiques, émises par le PAN dès la fin du voyage, ne purent être publiées qu'à la fin de l'année 1964. Dans un esprit très « défense des petits commerçants », le parti de la droite mexicaine se plaignait de l'attitude de la police sur les marchés de Mexico et de la perte d'une journée de travail...

71 Respectivement, *New York Time*, édition européenne, 10 mars 1964, p. 10 ; *The Washington Post*, 16 mars ; *The Miami Herald*, Miami, Floride, 16 mars. Et *The Sacramento Bee*, 15 mars 1964.

John F. Kennedy et son épouse Jacqueline s'étaient rendus en visite officielle au Mexique en juin 1962, il pleuvait, alors que le temps était au beau fixe pendant le séjour du mandataire français.

million, qui dépasse la foule qui acclama Kennedy, « more than one million persons » : 300.000 personnes sur le Zócalo et 700.000 sur le chemin de l'aéroport au centre ville⁷².

Certes, c'était toujours plus que l'estimation d'*Impacto*⁷³ qui évalue la foule à 200.000 personnes. Insensible à la querelle des chiffres, fâché avec l'arithmétique, *La Nación*⁷⁴ sera plus sensible au « delirio colectivo » des étudiants qui accueillent le Président français à la Cité universitaire, et qui lui fera confondre le général De Gaulle avec un dieu. Il parle d'un « recibimiento apoteósico e indescriptible », et affirme qu'ils étaient des « millares de jóvenes », « que se precipitaron como una ardiente oleada » de laquelle seul le Général se sauve, puisque « los otros miembros del séquito presidencial se vieron sumergidos por los remolinos humanos, tropezaron en los peldaños del anfiteatro y corrieron el riesgo de ser asfixiados [...] mientras la sala se estremecía con una ovación estruendosa ». Rien de tout cela dans la presse étasunienne, ni images héroïques ni ton lyrique. Seul un champ lexical : « tumultuous ovation, cheered under clouds of confetti, crowds, filled the air with cheers, huge welcome, jammed into »⁷⁵. Mais il nous faut comprendre qu'au-delà de la querelle des chiffres et de la volonté de rabaisser la qualité de l'accueil, les États-Unis ne pouvaient trop minorer l'enthousiasme mexicain sans craindre de froisser leur voisin. Il n'y avait rien de plus insultant que de prétendre que les Mexicains n'avaient pas le don de l'hospitalité ou, pire encore, vouloir trop montrer que, étant liée à celle des États-Unis, leur politique extérieure ne jouissait d'aucune indépendance⁷⁶.

VII. Une prétendue opposition de De Gaulle aux États-Unis

La querelle des estimations chiffrées de la foule et la comparaison entre l'ovation faite à Kennedy et celle rendue à De Gaulle laissaient donc supposer une animosité volontairement entretenue par certains entre les États-Unis et la France. La presse étasunienne se chargea de dévoiler le but secret de ce voyage qui, en provoquant tant d'enthousiasme, prenait une

72 Murrey Marder, « Million in Mexico City To Welcome De Gaulle », *The Evening Star*, Washington, DC, 16 mars 1964.

73 Guatemala, 17 mars 1964.

74 Managua, 19 mars 1964, (AFP). Titre « Delirio colectivo por General de Gaulle en Universidad de México ». *Clarín*, Buenos Aires, 19 mars 1964, p. 2, parle de « 50.000 entusiastas estudiantes habían convertido el recibimiento en una pesadilla. Las ropas fueron destrozadas, varias personas se desmayaron, se rompieron puertas y ventanas de vidrio al tratar los estudiantes de llegar por la fuerza cerca del general », (AP).

75 *The Miami Herald*, Miami, (Fla), 17 mars, dépêche AP, « 'Let 2 Nations Join Hands' de Gaulle Tells Mexicans ». Notons tout de même « Enthusiastic Crowd Smashes Cordons », *The Philadelphia Enquirer*, 18 mars 1964, (UPI).

76 Au contraire, à Buenos Aires, *El Mundo*, 14 mars 1964, cite l'annonce officielle de la Préfecture de Mexico par laquelle le ministre de l'Intérieur appelle ses compatriotes à « que reserven a esos huéspedes ilustres 'un entusiasta recibimiento que honre a la tradición mexicana'. » (AFP).

tournure spectaculaire et exceptionnelle⁷⁷. On ira même chercher l'explication de ce voyage inopportun entre Machiavel et Freud⁷⁸.

Certains remarquèrent que cette visite constituait le prélude d'une campagne visant à augmenter l'influence française en Amérique latine, en particulier commerciale. D'autres l'interprétaient comme un défi lancé à l'hégémonie nord-américaine en Amérique latine⁷⁹. Mais partout les craintes étaient vives : « à Washington on considère la visite de De Gaulle comme un défi aux États-Unis ». Et sans ménagement, on signalait que les « politiques de De Gaulle ces derniers temps sont entrées en conflit avec celle de Washington », le sénateur Hubert Humphrey déclarait que « chaque fois que le Général De Gaulle prend une nouvelle initiative, Washington hisse les pavillons qui annoncent la tempête et crie : « Charlie remet ça »⁸⁰. Ces craintes spécifiquement nord-américaines furent fidèlement relayées au Nicaragua par un journal reprenant des articles nord-américains⁸¹.

Si en province on déclarait sans ambages que cette visite constituait « un défi pour les États-Unis »⁸², plus modéré, à Washington, on pouvait lire que « les fonctionnaires français insistent sur le fait que De Gaulle ne tentera pas de miner l'influence traditionnelle des États-Unis en Amérique latine, mais on a des doutes quant à l'effet qu'aura cette visite sur l'image endommagée (*bruised*) des États-Unis dans cette région »⁸³, la politique extérieure de Paris ne pouvait être considérée comme anti-américaine⁸⁴. Ménageant le partenaire occidental qu'est la France, on critique le De Gaulle apprenti sorcier qui par son activité mexicaine renforce le camp des communistes anti-nord-américains. Pour étayer cette thèse, le même journal rapporte que « les communistes latino-américains en profitent pour souligner les divergences de la politique du Général De Gaulle à l'encontre de celle des États-Unis, en particulier en ce qui concerne sa politique étrangère indépendante ». Lors d'une conférence de presse,

77 Crosby S. Noyes, « De Gaulle's Motive In Mexico a Mystery », *The Sunday Star*, Washington DC, 15 mars 1964. Correspondance depuis Paris. Et dans le *New York Times*, 16 mars 1964, Max Frankel parle en première page de « Riddle of De Gaulle, US Analyst Differ About the Wants and Why », cf aussi « Why is De Gaulle in Mexico », *Houston Chronicle*, Texas, 16 mars 1964.

78 « Rival Theories to Explain de Gaulle One Leans on Ghost of Machiavelli, other on Dr. Freud », *The New York Times International*, 10 mars 1964.

79 « Big Turnout », *Fort Worth Star-Telegram*, Fort Worth, Texas, lundi 16 mars 1964. Edition du soir. « he begins a campaign to increase French influence in Latin America... in an effort to boost French prestige and trade. »

« De Gaulle lands in Mexico », *Fort Worth Press*, Fort Worth, Texas, 16 mars 1964 : « for a visit interpreted as a challenge to US leadership in Latin America. »

80 « Washington raises the storm warnings and cries : 'Here goes Charlie again' », Editorial « De Gaulle in Mexico », *The New York Times*, 16 mars 1964.

81 John M. Higtower (AP), « Se Teme Que De Gaulle Fomente Antiyanquismo », *La Prensa*, Managua, 18 mars 1964. Et Morris W. Rosenberg (AP), « De Gaulle trata de atenuar el temor de Estados Unidos », *La Prensa*, 19 mars 1964. Voir aussi *Buenos Aires Herald*, 15 mars 1964.

82 « De Gaulle lands in Mexico », *Fort Worth Press*, Fort Worth, Texas, 16 mars 1964 : « for a visit interpreted as a challenge to US leadership in Latin America. » Et, « Aggressive De Gaulle arrives In Mexico –That Frenchman again », *Oklahoma City Times*, 16 mars 1964.

83 *The Evening Star*, Washington DC, lundi 16 mars 1964 : « French officials insist that Gen. de Gaulle will not attempt to undercut traditional United States influence in Latin America »

84 Wardely Root, « Paris Policy Can Belie Anti-US Label », *Washington Post*, samedi 14 mars 1964.

l'ambassadeur de France à Washington, en personne, dut défendre la politique étrangère française contre « les déformations dans la presse internationale »⁸⁵.

Il fallut donc attendre le lendemain pour obtenir à la fois des éclaircissements et une position officielle des États-Unis. Au *Washington Post* de remarquer qu'après son arrivée, De Gaulle n'a rien dit d'offensant à l'égard des États-Unis. Certes, agir autrement eût été maladroit. « Les Latino-Américains, et en particulier les Mexicains, qui sont les voisins les plus proches des États-Unis, ont une conception de leur indépendance qui leur est spécifique »⁸⁶. Pour la presse étasunienne, prétendre que le Mexique avait mal reçu le président De Gaulle n'était plus, à ce stade du voyage présidentiel, une insulte envers la France mais une insulte à l'encontre du Mexique, ce qui impliquait des conséquences beaucoup plus graves.

VIII. La « troisième voie » : entre mythe et désir

Les rumeurs concernant une éventuelle visite à Cuba seraient restées anecdotiques si elles n'avaient été liées à la reconnaissance de la Chine par le gouvernement français, le 27 janvier 1964. Cette reconnaissance du régime de Pékin et les désaccords avec les États-Unis au sujet de la politique à poursuivre au Viêt-Nam avaient joui d'une large répercussion dans les journaux latino-américains, favorisant l'idée selon laquelle la France, chaque jour plus indépendante des États-Unis en matière de politique étrangère, proposait une « troisième voie » propre à séduire les puissances moyennes du Tiers monde⁸⁷. Ainsi, le Mexicain Zabludovsky saluait cette reconnaissance de la Chine populaire par De Gaulle ; selon lui, elle signifiait la fin de la Guerre froide et obligeait à une révision de la politique internationale⁸⁸.

S'il était exclu que Paris pût constituer un défi à la suprématie économique étasunienne auprès de ses voisins du Sud, il était vraisemblable que l'idée de « troisième voie », et l'attrait que provoquait la politique étrangère indépendante française, pourraient effectivement séduire la droite comme le centre latino-américains, tout comme la reconnaissance de la Chine et l'indépendance politique de Paris vis-à-vis de Washington avaient séduit la gauche. Paul P. Kennedy en voulait pour preuve le point de vue de la presse mexicaine : attitude prudente du journal conservateur *El Excelsior*, alors que la revue d'obédience communiste *Política* parlait de la « troisième voie » comme « d'une soupape de sécurité pour les pays sous-développés », pendant que son confrère de centre-gauche *Siempre !* déclarait que « Si nous sommes à la recherche de notre Indépendance, la France ne peut qu'approuver notre recherche »⁸⁹.

85 « Alphant Denies De Gaulle Seeks To Embarrass US », *The Sacramento Bee*, dimanche 15 mars 1964, AP. Voir aussi « Envoy denies Paris Aim Is to Embarrass US », *The Washington Post*, dimanche 15 mars 1964, p. A 23.

86 Murrey Marder, « Mexico City Cheers Gen. de Gaulle Wildly », *The Washington Post*, 17 mars 1964, p. A5.

87 Entre autres : « de Gaulle Desafía a EEUU y Reconoce a la China Roja », *Novedades*, Mexico, 28 janvier 1964, à la une et le *Washington Post*, 23 janvier 1964, p. A 16, par Warvely Root.

88 Jacobo Zabludovsky, *Novedades*, Mexico, 29 janvier 1964 et « Hoy llega de Gaulle », *idem*, 16 mars 1964. Voir aussi éditorial non signé « Francia, Primera Potencia », même date.

89 Paul P. Kennedy, « Mexico prepares To Hail de Gaulle », *The New York Times*, dimanche 15 mars 1964. Au contraire Mario Huacuja et Daniel Ramos Nava rédigeaient un « No pretende de Gaulle ser líder de una

En signalant que « les dirigeants mexicains n'ont pas l'intention de suivre la France dans un bloc politique qui constituerait une troisième voie, « 'third force' political bloc », pour se démarquer des États-Unis et des Communistes », le très sérieux *The Wall Street Journal*⁹⁰ se voulait rassurant : « mais s'ils ne le suivront pas dans cette troisième voie, c'est peut-être parce que les Mexicains sont aussi fièrement indépendants que lui »⁹¹. Ce même journal remarque qu'en ce qui concerne les relations avec Pékin, la position du Mexique est aussi claire que les relations avec les États-Unis sont privilégiées. De plus, celui qui était déjà pressenti comme le successeur du président, Gustavo Díaz Ordaz, ministre de l'Intérieur, était connu pour être un farouche adversaire du communisme. Donc, les Mexicains admireront De Gaulle mais ne le suivront pas, la raison est à la fois simple et rassurante : les hommes d'affaires mexicains ne cachent pas leur admiration pour les États-Unis et Kennedy⁹².

A partir du 17 mars, date d'arrivée de De Gaulle, si la presse étasunienne change de ton, l'accueil est qualifié de cordial et le Mexique est flatté de recevoir et « de se voir courtisé par le Français plein de fougue », les spéculations sur la politique mexicaine et son refus de suivre De Gaulle dans sa politique dite de « troisième voie », ne disparaissent pas, car malgré l'enthousiasme de l'homme de la rue, les hommes d'affaires feront la sourde oreille aux appels à l'indépendance politique face aux États-Unis⁹³.

L'appréciation de la politique étrangère française indépendante vis-à-vis des blocs, et son désir de rayonnement dans le monde n'apparaît pas seulement dans la presse étasunienne. En Amérique latine, on l'étudie aussi en détail, avec des analyses propres ou en reprenant des correspondances qui, depuis Paris, livrent une vision globale des problèmes mondiaux dans une optique très officielle et parisienne. On y souligne l'aide généreuse de la France à l'Afrique, supérieure à celle des Nord-Américains, et on remarque que « el General De Gaulle no respeta ninguna zona de influencia, no respeta nada »⁹⁴.

IX. Entre opposition aux États-Unis et « troisième voie »

tercera fuerza. Defenderá el Comercio de Latinoamérica » dans *Novedades*, du 5 mars 1964, 1^{ère} et huitième pages.

90 New York, mardi 17 mars 1964.

91 Morris W. Rosenberg de l'A.P., « Mexico Will Welcome, Not Follow De Gaulle », *Miami Herald*, Miami, Floride, 16 mars 1964. Le même journaliste expose les mêmes idées à l'autre bout du continent : « Mexico : A proudly independent people », *Buenos Aires Herald*, 15 mars 1964, (journal en langue anglaise).

92 « US Relation at a new Hight », *The Wall Street Journal*, mardi 17 mars 1964.

93 James C Tanner, « De Gaulle in Mexico-Warm Greeting for French Leader Reflects Yen for Trade, Not Policies », *The Wall Street Journal*, 17 mars 1964, p. 30.

94 Jean Farran, « En vísperas del viaje de De Gaulle a México y Sur América », *La Prensa Libre*, San José du Costa Rica, 21 février 1964. (quatrième colonne sur six).

Cette explication de la politique de Paris par des journalistes français dans la presse latino-américaine était monnaie courante. Cf, par exemple, « Washington hace un balance de la situación Chino Gala » par Jean Lagrange, correspondant de l'Agence France-Presse à Mexico, *Novedades*, 28 janvier 1964. *La Tribuna*, Assomption, Paraguay, reprenait les analyses de Jean Daniel de *L'Express* de Paris et de Don Brook correspondant parisien du *Herald Tribune*. André Malraux signa « de Gaulle podría decir – desde hace 20 años en la política exterior, yo hago Francia... » dans *Novedades*, Mexico, lundi 2 mars 1964.

Le mépris envers le voisin du Sud n'est plus de mise, l'image des États-Unis dans la région est déjà fort détériorée. Cette idée la presse étasunienne l'a rappelée, et la presse latino-américaine va s'en emparer et l'amplifier ; l'Amérique latine réclame son droit à l'indépendance diplomatique. Ainsi la revue chilienne *Ercilla* présente De Gaulle comme un dirigeant préoccupé par les problèmes du Tiers monde, qui apporte des solutions et qui ne craint pas de proclamer ses divergences avec les États-Unis, « Llegará cuando el comercio de Francia con Cuba se intensifica, rompiendo el bloqueo impuesto a la Isla de Fidel Castro por USA. Hablará con López Mateos pocas semanas después de haber roto el cerco impuesto a la China de Mao Tse-tung y haber anunciado su política de neutralización del Vietnam del Sur ». Cette politique, indépendante du grand voisin du Nord, arrive dans une Amérique latine qui désire s'intégrer aux problèmes internationaux. On note : « De Gaulle y su política independiente de USA penetrarán ahora a través de México en territorio latinoamericano, zona de influencia hasta ahora vedada a las potencias europeas ». L'acte de décès de la Doctrine de Monroe ne peut être plus clairement établi.

Mais cette « troisième voie », la presse étasunienne l'envisagera de façon divisée. Certains n'y verront qu'un jeu de séduction envers Castro, alors que « dans cette partie du monde la ligne de partage est clairement dessinée entre les actes constructifs contre le communisme et le jeu qui consiste à pincer le nez de l'Oncle Sam »⁹⁵. Aussi pouvait-on lire dans la presse étasunienne l'expression de ces craintes : « La reconnaissance de la Chine communiste et la proposition de neutraliser l'Asie du Sud-Est ont causé des maux de tête à la diplomatie étasunienne, personne n'avait jusqu'alors donné un tel coup de pouce aux communistes depuis leur victoire de 1949 »⁹⁶. Pour d'autres « les Latins pourraient ainsi être anti-gringo et anti-communiste à la fois », mais « la froide réaction officielle mexicaine à une adhésion à la troisième voie réjouit les officiels nord-américains »⁹⁷. Cette tendance était pour les Nord-Américains la création d'un mythe à partir de la reconnaissance de la « Chine rouge », et « la politique extérieure consisterait donc à porter un coup à l'Est, un coup à l'Ouest »⁹⁸.

Or, dès 1961, à la suite de la tentative d'invasion manquée de la Baie des Cochons, Jean Farran, dans un article au titre évocateur⁹⁹ où il minimisait la victoire cubaine, « la victoire militaire de Castro est une tartarinade », exposait l'idée selon laquelle la France, à la suite de la liquidation de son empire colonial et grâce à sa position intermédiaire entre les grandes puissances, était mieux placée pour comprendre les aspirations particulières des masses latino-

95 Charles Bartlett, « De Gaulle's latin American Trip », *The Evening Star*, Washington DC, 12 mars 1964, p. A17.

96 *Post Dispatch*, Saint Louis, Missouri, 8 mars 1964.

97 James C. Tanner, « De Gaulle in Mexico-Warm Greeting for French Leader Reflects Yen for Trade, Not Policies », *The Wall Street Journal*, 17 mars 1964, p. 30.

98 Barnard L. Collier, « De Gaulle's « Macho » Appeals to Latins », *Denver Post*, Colorado, 15 mars et *NYHT*, le 16.

99 Jean Farran, « Cette île paresseuse au large de Miami qui pour Kennedy est devenu le poison », *Paris-Match*, (629), 29 avril 1961, p. 63-66. « J'étais à La Havane et à Miami l'été dernier [1960] et j'ai constaté de la part des États-Unis une extraordinaire incompréhension du problème cubain, en même temps que de celui des pays sous-développés dans leur ensemble. »

américaines et de leurs dirigeants émergents. On a vu l'influence qu'avaient ses articles dans la presse d'un pays démocratique comme le Costa Rica, mais l'idée selon laquelle la France, par la fin de son attitude coloniale et sa position intermédiaire entre les premières puissances, avait un rôle à jouer dans le monde, faisait des émules en Amérique latine. Depuis le Chili, Malinarich n'était pas le seul à penser que De Gaulle « es una especie de Mariscal Tito del campo occidental. Igual que el líder yugoslavo ha comprendido que la política de bloques entró en descomposición y que el mundo camina hacia una convivencia sin « satelismo », como se dice aquí en México »¹⁰⁰.

Cette analyse on la retrouvait chez le fin observateur qu'était Leopoldo Zea. Un an auparavant, il remarquait que, non seulement l'époque où les nations européennes faisaient et défaisaient les destins des peuples de la Terre était dépassée, mais qu'en plus, « la Europa que jugaba al ajedrez con los destinos de los pueblos no occidentales es ahora instrumento de un juego en el que ya no es jugador, sino pieza para mover ». La Guerre froide a placé l'Europe, « en la misma situación en que se encuentran pueblos como el nuestro en Latinoamérica », et face à cette situation, les nations européennes inventent un nationalisme de survie, « Un nacionalismo que, con sus naturales diferencias, se va semejando al que venimos esgrimiendo en México desde hace medio siglo y al que muchos pueblos de Asia y de Africa vienen sosteniendo ». Et au cas où la relation ne serait pas évidente aux yeux de certains, il ajoute : « Tal es la postura de Francia, con su presidente el general de Gaulle »¹⁰¹.

À Caracas, on reprocha au gouvernement de Washington de ne pas vouloir admettre les changements qui s'étaient produits en Europe depuis 15 ans et de refuser à la France le rang auquel elle avait droit. Mais, si l'on se félicitait de voir les pays européens intensifier leur aide économique à l'Amérique latine, en revanche, on se prononçait sans ambiguïté contre tout projet de « confédération latine, les États sud-américains refusant toute idée de dépendance à l'égard d'une quelconque grande puissance ». Pour sa part, *La Esfera*, tourne en ridicule les craintes nord-américaines¹⁰², et *El Día* signale que désormais on peut choisir ses amis « no sólo en Moscú o Washington, sino también en París »¹⁰³.

Dans un éditorial, *La Tribuna*, d'Assomption du Paraguay remarquera que « les États-Unis souffrent d'un complexe de persécution » vis-à-vis du général français et que Washington aurait interprété comme « un progrès vers l'intégration occidentale » la visite à Mexico du Premier Ministre britannique ou du Chancelier allemand, mais que de toute façon ce complexe finira par disparaître, et « que les États-Unis se feront à l'idée qu'un grand homme d'État peut voyager à travers le monde sans visa nord-américain ».

X. Un possible rôle économique de la France ?

100 Malinarich, *Ercilla*, Santiago du Chili, *Op. cit.*

101 Leopoldo Zea, « México en Europa », *Novedades*, Mexico, 26 mars 1963.

102 Editorial de *La República* et *La Esfera*, Caracas, 19 mars 1964.

103 « Llega a México el presidente francés, comienza la ofensiva comercial en el continente latinoamericano », *El Día*, La Plata, (Argentine), 15 mars 1964. (UPI).

De Gaulle était donc suspect de connivence avec le Tiers monde, non seulement par ses voyages mais jusque dans les couloirs de l'ONU, où, parmi les membres du groupe des pays sous-développés, circulait un aide-mémoire laissant entendre que la France pourrait épouser leur cause à la CNUCED, la conférence, organisée par l'ONU, sur le commerce et le développement mondial des 122 nations, qui allait se réunir à Genève le 23 mars. « Or les nations latino-américaines ont l'intention de faire pression pour soulager le déséquilibre dont sont victimes les pays sous-développés qui se plaignent notamment de la baisse du prix des matières premières alors que le prix des produits manufacturés que leur vendent les nations avancées ne cesse d'augmenter. On étudie la stabilisation du prix des matières premières »¹⁰⁴. On remarque que la recrudescence de l'activité diplomatique française, qui après avoir exprimé ses divergences avec les États-Unis au sujet de la politique étasunienne en Asie et en Afrique, s'attaque désormais à ce qu'il y a de plus près : l'Amérique latine. L'importance des entretiens entre les présidents français et mexicain au sujet du rôle primordial des conversations de Genève ne passe pas inaperçue en Amérique du Sud. Plus encore, preuve de la volonté française, De Gaulle a prévu deux voyages sur le continent, et la France, libérée de ses guerres coloniales et en plein essor industriel, possède les moyens économiques et financiers de cette politique qu'elle envisage depuis longtemps : industrialiser l'Amérique latine¹⁰⁵, arrivait-on à affirmer.

La presse étasunienne accuse aussi De Gaulle de vouloir faire trébucher les prochains accords du « Kennedy Round » en vue de négocier la réduction des tarifs. Elle présente la France comme un pays essentiellement agricole, ce qui sous-entend qu'elle ne pourra pas acheter à l'Amérique latine¹⁰⁶. Si pour les Latino-Américains la position de la France aux négociations de Genève est claire et leur est favorable, pour Thomas W. Ottenad la position qu'elle adoptera lors de ces négociations tarifaires à Genève est à la fois de la plus haute signification pour l'alliance occidentale et peu claire. Il soupçonne Paris de vouloir faire échouer les négociations. De plus, la France, qui n'importe pas de produits agricoles étasuniens, et la CEE imposent des tarifs d'entrée élevés (*set up high external tariffs*) empêchant la pénétration des produits agricoles étasuniens, les répercussions peuvent mettre en danger les accords de Genève, conduire à une rupture (*a split*) dans les relations franco-américaines et affaiblir la CEE et l'Alliance atlantique¹⁰⁷.

D'autres offriront une vision plus continentale des problèmes : si se présenter à la conférence de Genève avec la France pour alliée est un atout majeur pour le gouvernement

104 Virginia Prewett (« our Special Latin American Writer »), « De Gaulle to Get Foot Inside Latin Door With Mexico Visit », *Rocky Mountains News*, Denver, Colorado, 5 mars 1964. « De Gaulle Sostendrá en Ginebra Fórmulas Favorables a la América Latina », *El Mundo*, 19 mars 1964, p. 4. (AFP). « Francia Prestará su Total Apoyo a Latinoamérica », *Clarín*, 19 mars 1964, p. 3, (AFP). « Portavoz del MCE » in « Charles de Gaulle llega hoy a México », *Pregón*, Buenos Aires, 16 mars 1964, (AFP). *La Gaceta de la Tarde La Plata*, (Arg.), 14 mars 1964, (UPI).

105 « More Latin American Ties-De Gaulle Trips to Underscore French Activity in West », par Bernard Kaplan (de l'agence Nana) : *Fort Worth Star Telegram*, Fort Worth, Texas, 16 janvier 1964.

106 « "K R" of tariff-cutting negotiations », *Post Dispatch*, Saint Louis, Missouri, 8 mars 1964.

107 Correspondant du *Post Dispatch*, Saint Louis, Missouri, 8 mars 1964.

mexicain, d'autant plus que les hommes d'affaires mexicains se vaudront de la présence de De Gaulle afin qu'il use de son influence pour assouplir la législation sur l'entrée des marchandises mexicaines au sein du Marché commun¹⁰⁸, on doit considérer que si elles devaient l'emporter, les thèses françaises se traduiraient par une amélioration rapide des termes de l'échange pour tous les pays de l'Amérique latine en voie de développement, et s'accompagnerait d'une augmentation du volume des transactions entre eux et la Communauté économique européenne.

Aux États-Unis, on craint que De Gaulle ne joue l'autre atout de la France : son rôle dirigeant au sein de ce Marché commun d'où les Britanniques étaient exclus. Apparaît alors le thème du café, denrée produite par 14 pays. L'Europe a pour fournisseur principal l'Afrique, mais elle pourrait faire un pas vers l'Amérique latine en lui achetant son café : « la possibilité d'un changement de la part de la France exerce un attrait puissant sur l'Amérique latine ». La situation est d'autant plus grave que tant les études des Nations Unies que celles de l'OEA prévoient un avenir sombre. On s'attend à ce que De Gaulle tire profit de cette situation¹⁰⁹. On reconnaît pourtant un avantage à la France : celui de révélateur du potentiel économique encore non dévoilé du Mexique. Aussi peut-on lire dans le très sérieux *Wall Street Journal* une longue explication des échanges économiques possibles entre la France et le Mexique qui augurait de la part des dirigeants mexicains une chaleureuse réception à l'idée gaullienne de resserrer les liens économiques entre la France et le Mexique, « car ce dernier a besoin du Marché commun comme débouché, encore faudrait-il qu'il baisse les barrières concernant les matières premières. Cependant, les dirigeants mexicains n'ont pas l'intention de se joindre à la France pour constituer un bloc politique de la "troisième voie" pour se démarquer à la fois des structures étasuniennes et communistes ». Néanmoins, conscient de la nouveauté que cette visite implique, s'il minimise la portée de la visite du Président français, il n'en analyse pas moins les conséquences, car les faits ne sont pas trompeurs : *Le Wall Street Journal* ne peut que remarquer l'honneur rendu par la Chambre de Commerce à De Gaulle en lui offrant la première réception qu'elle ait jamais donnée à l'occasion de la visite d'un chef d'Etat. Il se livre aussi à une étude détaillée des échanges et des réalisations françaises au Mexique, qui sont autant de parts de marché retirées aux Nord-Américains, notamment dans l'industrie pétrochimique. Mais les Nord-Américains doivent reconnaître que les conditions de paiement offertes par la France, jusqu'à 10 voire 15 ans, ont plus d'attrait que les 5 ans qu'ils offrent. Malgré cela, le journal économique admet que l'augmentation des importations mexicaines, pas plus que ses exportations de coton, ne mettent en danger les échanges entre les deux voisins nord-américains¹¹⁰.

108 Ce qui pour les Argentins semble être un fait acquis : « ambos presidentes reconocieron que una economía en expansión como la de la CEE, favorecería el desarrollo de los intercambios con América latina, a través de la Asociación Latinoamericana de Libre Comercio. *Clarín*, 19 mars 1964, p. 3, (AFP).

109 *Post Dispatch*, Saint Louis, Missouri, 8 mars 1964.

110 James C. Tanner, « De Gaulle in Mexico-Warm Greeting for French Leader Reflects Yen for Trade, Not Policies », *The Wall Street Journal*, New York, 17 mars 1964, p. 30. [Le Mexique vendait du coton à la Chine].

En Amérique latine, le désir de la France d'apporter une aide technique au continent latino-américain ne passera pas inaperçu¹¹¹. Restait à connaître la teneur des offres françaises en matière de crédit financier. Par un entretien, *Gráfico* informe de la réalité des rapports économiques entre les deux nations et leurs perspectives¹¹². À Buenos Aires, on parle de « 150 millions de dollars concedidos por un período de 12 años » obtenus lors de la visite de López Mateos à Paris¹¹³. Un autre fait économique digne d'être pris en considération était le lourd engagement de la France en Afrique et dans ses constructions nucléaires¹¹⁴. Mais le programme d'aide étrangère de la France étant, par rapport à son PIB, le double de celui des États-Unis, cela ne faisait qu'augurer un bon avenir¹¹⁵ : « 1.200 M. de \$ invertidos en ayuda al exterior. Ningún país del mundo suministra por cabeza tanta ayuda al exterior como Francia »¹¹⁶.

XI. La France avait-elle les moyens de ses ambitions ?

Des voix discordantes se feront entendre au nord du Río Bravo. Pourtant rares seront ceux qui rappelleront que la visite de De Gaulle pouvait être regardée comme une réponse à l'invitation faite par le président Kennedy, lors de sa visite à Paris, d'associer la France au programme de l'Alliance pour le Progrès¹¹⁷. Au contraire, le *Journal of Edmonton*¹¹⁸, tout comme *La Gazette de Montréal*, suggéreront à la France de prendre une part active à cette Alliance... si elle en a les moyens. Dans son immense majorité, la presse latino-américaine, encore sous le charme de Kennedy, se souviendra que De Gaulle ne faisait que rendre une politesse à López Mateos et répondait ainsi au désir du défunt Président des États-Unis de voir l'Europe prendre part au programme de modernisation du Sous-continent.

Le *New York Time* et le *Herald Tribune* ne s'étaient pas montrés avares de commentaires mettant en doute la capacité française à atteindre ses objectifs. En effet, que

111 « De Gaulle to Begin Trade-Aid Offensive With Trip to Mexico », *Rocky Mountains News*, Denver, Colorado, 15 mars 1964.

112 « López Mateos : la cooperación entre México y Francia », *Gráfico*, Guatemala, 11 mars 1964.

« Entrevista del Paris-Match a López Mateos », *El Día*, Mexico, vendredi 13 mars 1964, p. 7. Reprise de l'entretien de *Paris-Match* avec López Mateos.

113 Joseph Grigg, « Viaja hoy hacia Méjico el Presidente de Gaulle », *La Prensa*, Buenos Aires, 15 mars, p. 2, (UP).

114 « What is he up to Now ? », *New York Times*, 5 mars 1964.

115 Morris W. Rosenberg, (AP), *La Prensa*, Managua, Nicaragua, 19 mars 1964.

116 Joseph Grigg, *La Prensa*, Buenos Aires, 15 mars 1964, (UP). *The Light of San Antonio*, San Antonio, Texas. Ce que rappelle *La Gaceta de la Tarde*, La Plata, (Arg.), 14 mars 1964, (UPI).

117 Si en janvier 1963, Edouard Bonnefous, économiste, ancien ministre et sénateur, ancien président du Groupe d'Amitiés France-Amérique latine de l'Assemblée nationale dans l'immédiat après-guerre, publiait *Les milliards qui s'envolent, l'aide française aux pays sous-développés*, on ne peut oublier qu'en février-mars 1964, Raymond Cartier avait publié dans *Paris-Match*, trois longs articles : « Attention ! La France dilapide son argent », contre la politique d'aide aux pays sous-développés. On remarque aussi « L'aide de la France » par Alfred Sauvy, *Le Monde*, Paris, 12 mars 1964. En revanche, dès juillet 1963, le « Rapport Jeanneney » expliquait que la politique de coopération « se justifiait par le devoir de solidarité et le besoin de rayonnement » considérant que l'État pouvait y consacrer 1,5 % du budget, sans préjudice pour le développement national. Cf. aussi Robert-Charles Ageron, *Histoire de la France coloniale*, Paris, Armand Colin, 1991, tome III, p. 383.

118 Edmonton, province de l'Alberta (Canada).

représentait le poids de la France dont le commerce extérieur avec le Mexique atteignait 3,5 %, alors que celui des États-Unis pesait 70 %. Paris proposait 150 millions de dollars dont les modalités de prêt étaient encore en cours de discussion, alors que le Mexique avait reçu des États-Unis 489 millions de dollars au cours de ces deux dernières années, sous forme de crédit à long terme, directement ou grâce à l'intervention de Washington¹¹⁹.

Rojas Juanco qualifiait ces déclarations de « arrogante despreocupación » et remarquait qu'elles cohabitaient avec l'affirmation que « De Gaulle est venu chercher querelle » et que les États-Unis devaient se tenir sur leurs gardes. Mais pour le Mexicain, dans les deux cas, ces déclarations cachaient, tant à l'opinion étasunienne que mondiale, le fait principal, à savoir, que « la politique de De Gaulle était justement cela : une politique » et que celle-ci « ne pouvait se mesurer en fonction du nombre de dollars mais en fonction de sa propre dynamique », et que l'annonce faite par De Gaulle, qu'à Genève, la France appuierait les demandes latino-américaines concernant le commerce mondial, indiquait combien cette politique était profondément différente de celle que postulaient les États-Unis. Cela amène le Mexicain à conclure : « ello indica por qué esta política tiene éxito y se proyecta vigorosamente hacia el porvenir »¹²⁰.

Comme d'autres, Murrey Marder signale le déséquilibre des termes des échanges avec le Mexique, la masse et l'exclusivité des échanges avec les États-Unis ne peuvent en aucune façon être comparées avec les 32 millions de dollars d'échanges que la France réalise avec le Mexique¹²¹. Il en ressort donc que les États-Unis n'ont rien à craindre, et que le Mexique se refuse à avoir à choisir entre ces deux nations occidentales »¹²². Mais au contraire, pour son collègue Tanner : « les arrangements que De Gaulle est susceptible d'offrir peuvent avoir une incidence sur les exportations nord-américaines »¹²³. Craignant donc que les oreilles latino-américaines ne fassent un accueil bienveillant aux propositions françaises, les Nord-Américains s'acharneront à prouver que l'aide française est irréaliste. Ils en arriveront même à affirmer que rien ne sert de s'engager avec la France puisque le pouvoir gaulliste reste incertain. En effet, le pouvoir français, très lié à la figure du Président, n'est pas aussi solide qu'on le croit, malgré les apparences de stabilité et de grandeur, de position historique retrouvée¹²⁴. En dépit de l'indépendance, le problème de l'Algérie reste en vigueur, et De Gaulle la cible des attentats de l'OAS¹²⁵. L'aide que la France peut offrir à l'Amérique latine demeure donc incertaine.

119 La presse de l'époque ignore que ce prêt français fut octroyé à la demande expresse de Washington...

120 Carlos Rojas Juanco, « El viaje de de Gaulle - No se mide en dólares, sino en proyección política », *El Día*, México, mercredi 25 mars 1964.

121 Hal Hendrix, « De Gaulle Suggests Mexico France Form Partnership », *Denver Post*, Colorado, 17 mars 1964. [Exportations mexicaines vers la France : 32 M de \$; exportations françaises vers le Mexique : 36 M de \$, soit 1,2% des échanges mexicains].

122 « Mexico City Cheers Gen. de Gaulle Wildly », *The Washington Post*, 17 mars 1964, p. A5.

123 « De Gaulle in Mexico-Warm Greeting for French Leader Reflects Yen for Trade, Not Policies », *The Wall Street Journal*, 17 mars 1964, p. 30.

124 Henri Kamm, envoyé spécial de *The New York Times*, 16 mars 1964. [énumère les mesures de sécurité.]

125 « Million in Mexico City To Welcome De Gaulle », *The Evening Star*, Washington DC, 16 mars 1964. (AP). En Amérique latine seule *La Gaceta de la Tarde*, La Plata, Argentine, 15 mars 1964, développe

Or ces problèmes apparaissent même lors de sa visite au Mexique, puisque, selon la presse étasunienne, De Gaulle, qui pour des raisons de sécurité ne peut se promener à Paris, prend des bains de foule à Mexico. Si des mesures de sécurité exceptionnelles ont été déployées tant à la Guadeloupe que dans la capitale aztèque (déploiement de la police, de l'armée et d'autres services) c'est qu'à Paris deux bombes ont explosé avant son départ et que le combustible de l'avion présidentiel a dû être analysé à Pointe-à-Pitre, d'où neuf minutes de retard¹²⁶...

XII. La guerre des symboles : Boeing *versus* Caravelle

Le *Times* signalera qu'avec l'arrivée de De Gaulle, pour la première fois, les Mexicains virent « a French Caravelle Airliner ». L'arrivée du fleuron de l'aviation civile française¹²⁷ dans le ciel américain allait provoquer dans la presse étasunienne des sarcasmes plutôt que de l'admiration. Les Nord-Américains y virent une manière typiquement gaullienne de faire de la propagande auprès des nations latino-américaines pour les influencer dans leurs aspirations au progrès¹²⁸. Le fait que le président de la République française fasse le voyage de Paris à Pointe-à-Pitre en Boeing pour ensuite prendre une Caravelle jusqu'au Mexique va, du côté étasunien, donner lieu à de nombreux commentaires. Aux États-Unis, ce sera une preuve de l'insuffisance de l'industrie française, certains souligneront que le Président a traversé l'Atlantique à bord d'un « United States-built Air France Boeing 707 jetliner » [sic]. D'autres préférèrent souligner le facteur temps-rapidité « after a nine-hour transatlantic flight from Paris aboard a US-Built Air France Boeing 707 jetliner ». Ainsi lit-on que « At Merida, De Gaulle changed from the American-made plane to a French Caravelle *medium jet* for the *brief hop* to Mexico City » et ce même avion sans force arrive avec 20 minutes de retard, incapable de faire face au vent¹²⁹. Seul le *New York Herald Tribune*¹³⁰ dans son édition destinée au public européen reproduit l'information du changement d'appareil sans aucun commentaire tendancieux. Par contre, *El Imparcial*¹³¹ fait honneur à son titre en reprenant l'information du changement d'avion, sans commentaire malicieux.

largement ce thème, (UPI).

126 *The Washington Post*, 16 mars 1964.

127 *The Times*, Londres, 17 mars 1964.
1955, date de son premier vol d'essai ; 1959, de sa livraison commerciale.

128 Charles Bartlett, « De Gaulle's Latin American Trip », *The Evening Star*, Washington DC, 12 mars 1964. « He wants to bring French influence to bear in his own fashion upon the progress and aspirations of the South American nations. This French emphasis is apparent even in his flight plans. »

129 Respectivement : « Million in Mexico City To Welcome De Gaulle », *The Evening Star*, Washington DC, 16 mars 1964 ; *The Miami Herald*, Miami, (Fla.), 16 mars 1964 ; « apparently due to head winds », *Fort Worth Press*, Fort-Worth, (Texas), 16 mars 1964. Nous soulignons.

130 (édition européenne, Paris, les 12 et le 13 mars 1964). Même sens de l'information sans commentaire dans *La Razón*, Buenos Aires, 16 mars 1964, pourtant UP.

131 Guatemala, 14 mars 1964, citant pourtant une dépêche de l'UPI. Même sens de l'information sans commentaires dans *La Razón*, Buenos Aires, 16 mars 1964, pourtant UP. Sans commentaire, *Crónica*, Buenos Aires, 16 mars 1964, préfère rappeler que l'avion est baptisé « Château de Versailles »... (AP et AFP)

Si au Nicaragua *La Prensa* évalue le retard à 10 minutes, tout au contraire *Gráfico* signale que « el General De Gaulle con su comitiva oficial apareció en el cielo de México puntualísimo... » et que de la même façon il était arrivé à Mérida « puntualmente »¹³². Notons au passage que chaque journal nicaraguayen livre une heure d'arrivée différente... Ce manque de précision laisse à désirer même dans l'orthographe, pour *La Hora* c'est un « Boein », ils n'ont pas encore l'habitude de voler au-dessus des volcans du pays *chapín*, pourtant on trouve aussi « Bowing 707 jetliner » dans la presse étasunienne¹³³. *La Hora*, pas plus que *Gráfico*, ne fait de commentaire malicieux sur l'avion français, mais il décrit qu'en arrivant dans le ciel « Efectuó un amplio viraje, buscó el viento favorable y con elegante maniobra, posó sus ruedas... » La différence de point de vue entre les presses nord-américaine et latino-américaine est on ne peut plus frappante.

XIII. Un nouveau canal interocéanique ?

Le danger d'une pénétration économique et technologique française en Amérique latine se cristallisa dans le mythe d'un nouveau canal doublant celui de Panamá. C'est à Drew Pearson¹³⁴ que revient le mérite de divulguer l'idée selon laquelle le voyage de De Gaulle au Mexique n'aurait d'autre but que de discuter l'excavation d'un nouveau canal interocéanique, dans l'Isthme de Tehuantepec, là où le Mexique se rétrécit pour laisser place à l'Amérique centrale¹³⁵. Pire encore, cette fois les États-Unis n'auraient pas les moyens de l'empêcher ; en effet, liés par la signature du Traité condamnant les essais nucléaires, les États-Unis ne peuvent employer l'énergie atomique pour construire un canal, ce que les Français, qui n'ont pas ratifié ces accords, vont s'empresse de faire, damant ainsi le pion à l'Amérique sans, bien sûr, le moindre souci des retombées atomiques. Ce sans-gêne de la part des Français ne peut s'expliquer que par la rancœur accumulée depuis des décennies. C'est à un ingénieur français

132 Guatemala, 17 mars 1964, p. 20 et 23.

133 Respectivement : Guatemala, 16 mars 1964 selon une dépêche AP ; et *The Evening Star*, Washington DC, lundi 16 mars 1964, dépêche AP.

134 Drew Pearson, éditorial du *Washington Post*, The Merry-go-Round, Washington, lundi 10 février 1964, p. B 23. On remarquera le vocabulaire du joueur de cartes tricheur employé tout au long de l'article : « to have up his sleeve », « The French have one trump card in their sleeve » ; soit « prépare son coup », « Le Français cache une carte dans sa manche ». On retrouve ce même champ lexical du magicien tricheur en d'autres occasions, *New York Herald Tribune* du 7 février 1964, entre autres.

Pour sa part, dès le 29 janvier 1964, *Novedades*, Mexico, publiait un long article : [Thomas C.] « Mann Abordó en el Senado yanki la Posibilidad de Construir Otro Canal ».

135 L'idée d'un canal interocéanique semble être un des songes les plus tenaces. Déjà envisagé du temps de la Couronne espagnole quelques temps après la découverte du Paso de Darién (Panamá).

En mai 1948, un ingénieur mexicain, Rolland M. C., signa un monument d'utopie technique en envisageant une voie ferrée transportant des navires dans des caissons tirés par de puissantes locomotives : *Transporte de buques por el Istmo de Tehuantepec*, 116 p.

Le projet d'améliorer et de moderniser la ligne de chemin de fer entre Salina Cruz et Coatzacoalcos, envisagé par les Français et les Mexicains, au début des années 1960, se voyait hypothéqué, alors que l'idée du percement d'un canal, tel que l'envisageait la Pemex en 1959, avait été abandonnée à cause du coût excessif des travaux, 8 milliards de pesos, et la crainte, à la fois de déplaire aux États-Unis et de tomber sous leur dépendance de principal utilisateur, et ce, au moment où ceux-ci semblaient envisager le percement d'un canal au Nicaragua.

que l'on doit tant le canal de Panamá que celui de Suez. Et, toujours selon Pearson, dans les deux cas, les Français furent humiliés par les Nord-Américains qui durent racheter celui de Panamá, au lieu de construire celui qu'ils avaient prévu à la place de la fameuse « Route Vanderbilt »¹³⁶ ; dans le cas du canal de Suez, les Français furent humiliés en 1956 quand Eisenhower leur intimida l'ordre de retirer leurs troupes engagées dans l'expédition contre le dirigeant nationaliste égyptien Gamal Nasser. Sous l'apparente intégration de l'Amérique latine au jeu d'échec international, il faut comprendre le rejet que de telles utopies techniques pouvaient provoquer parmi les élites latino-américaines qui, depuis les années 1950, n'avaient cessé de réclamer la dénucléarisation de leur continent. Les élucubrations de l'éditorialiste avaient aussi pour objet de rappeler la dégradation de l'influence française à travers le monde, en particulier en Amérique latine.

Cette « information » extravagante est reprise par *Clarín* qui va même jusqu'à affirmer que la participation soviétique serait probable, puisqu'il y aura utilisation « pacifique » de bombes nucléaires¹³⁷...

XIV. La personnalité de De Gaulle

La presse étasunienne privilégia l'image d'un De Gaulle militaire, en uniforme¹³⁸. Dans ce même ordre d'idées, elle signalera qu'il est résistant. À Orly, malgré son âge, il passe en revue la garde d'honneur et écoute *La Marseillaise* en dépit des 45° Fahrenheit¹³⁹, et à 73 ans, « he carried out a schedule much younger men might have found exhausting »¹⁴⁰. Ses confrères du Sud préféreront un De Gaulle affectueux, au milieu de la foule. Celui que, depuis le Balcon du Palais national, López Mateos présentera à son peuple comme « le héros de la grandeur et de

136 Du nom d'un aventurier nord-américain, qui plutôt que de faire parcourir aux émigrants européens les dangereuses prairies d'Amérique du Nord, le chemin de fer datant de 1870, leur faisait rejoindre la Californie en traversant le Nicaragua, chemin facilité par l'existence du lac Nicaragua qui débouche sur l'Atlantique Caraïbe par le Río San Juan, et qui, à Rivas, sur la côte Pacifique, n'est séparé de l'océan que par une langue de terre de quelques kilomètres.

137 Editorial signé « El Vigía », Buenos Aires, 23 mars 1964, p. 17.

«Hace unos años se llegó a la conclusión de que los costos se reducirían enormemente reemplazando las excavadoras por unas pocas bombas atómicas.

Pero llegó el acuerdo sobre pruebas nucleares y los norteamericanos se encontraron con las manos atadas. Es fácil suponer que, para acceder a una revisión del acuerdo, los soviéticos exigirán participación en la empresa. Y la coexistencia todavía no da para tanto... »

En 1966, l'utilisation du nucléaire était encore envisagée : 300 charges de 100 kilotonnes à 10 mégatonnes, à 160 m. de profondeur réduiraient d'un million de \$ le coût des travaux, sans interruption du trafic. Situé dans le Darién, l'itinéraire « dépolitiserait le canal en l'éloignant des lieux universitaires si prompts à se dresser contre les Américains ».

138 *New York International Herald Tribune*, Paris, 16 mars 1964, publie une photo montrant de Gaulle au départ à Orly accompagné du Général Louis Dodelier, Gouverneur militaire de Paris. *The Evening Star*, Washington DC, lundi 16 mars 1964, p. A4 (cliché AP), publie une photo où de Gaulle, quittant la France, passe en revue la garde, accompagné du général Louis Dodelier, gouverneur militaire de Paris.

Alors que le *Washington Post* du 16 mars 1964 publie une photo montrant les trois généraux, puisque l'attaché militaire mexicain à Paris, le général Alberto Salinas Carranza les accompagnait.

139 *The New York Times*, 16 mars 1964. Soit, environ, 4° Celsius.

140 « Il a été capable de supporter un trajet que beaucoup d'hommes plus jeunes que lui auraient trouvé épuisant », *The Evening Bulletin*, Washington DC, 19 mars 1964.

la liberté du peuple français », et dont on dira aussi qu'il est un « mélange de Napoléon et de Jeanne d'Arc », bénéficiera d'une inflation de titres et de prénoms : on parle de la visite « que el señor Carlos Andrés Marí José De Gaulle, Generalísimo Presidente de Francia está efectuando »¹⁴¹. En Amérique centrale encore, on écrira que le Mexique fera tout « para recibir como merece a tan ilustre estadista », « uno de los grandes líderes de la civilización occidental », « el conductor de los destinos de la República francesa »¹⁴². Il devient même l'homme providentiel, « apareció en el cielo de México » tel un mirage, un homme amène : « saludó con cordial gesto de la mano y con amplia sonrisa », cet être supérieur, dont « la alta figura » se détache et le rend si caractéristique, « vio inmediatamente a López Mateos »¹⁴³. L'image du grand Chef d'Etat, de sa personnalité unique se met aussi en place à travers les propos que rapportent les journaux et qui sont, en fait, des extraits des discours officiels, « anteriormente, López Mateos había elogiado al general De Gaulle calificándolo como uno de los estadistas más vigorosos y como uno de los líderes en lucha por las libertades »¹⁴⁴.

Evidemment, la presse latino-américaine sera la seule à développer l'image de l'*abrazo* entre les deux Présidents. Cette accolade, à l'arrivée à Mexico, sera décrite de 4 façons¹⁴⁵. Ainsi, « se abrazaron efusivamente », « El abrazo que se dieron de Gaulle y el Presidente mexicano Adolfo López Mateos, [...] fue considerado por muchos observadores como símbolo de un posible nuevo énfasis en el establecimiento de vinculaciones internacionales »¹⁴⁶. Cependant, on aurait tort de croire qu'aux États-Unis on ne rapporta pas le geste : les deux Présidents jouent contre joue ou se serrant la main avec effusion devant une rangée de cadets mexicains¹⁴⁷. Mais pas d'accolade, différence culturelle, illisibilité du geste pour le Nord, l'*abrazo* reste un parfait exemple d'information subjective par l'icône, car remarquons que même dans le South West étasunien, Amérique profonde qui domine encore mal son récent passé mexicain et où le geste reste signifiant, il n'apparaîtra nulle part.

Pourtant, en dépit de toutes ces attaques à l'encontre du dirigeant français, la presse étasunienne le préfère à... Lyndon B. Johnson. Ainsi, comparant les discours de De Gaulle et de Johnson, l'éditorialiste du *Washington Post* va jusqu'à affirmer que le discours du Président des États-Unis à l'Organisation des États Américains (OEA) a constitué :

141 Respectivement, éditorial de l'organe gouvernemental *La Nación*, Santiago du Chili, qui développe un qualificatif de Malraux, 11 mars 1964. Et Edgar Solís Martínez, *Novedades*, Managua, 9 mars 1964, dans l'éditorial « 12 P.M. »

142 *La Prensa Gráfica*, El Salvador, lundi 2 mars 1964.

143 *Gráfico*, Guatemala, 17 mars 1964, p. 20 et 23.

144 *Impacto*, Guatemala, 17 mars 1964, reprend les paroles de bienvenue prononcées par López Mateos.

145 Il s'agit en fait de 4 photos, prises depuis le même angle, sans aucun doute par un même photographe armé d'un appareil à moteur, il prit une série de vues consécutives. En fonction de l'image choisie et publiée, on privilégie une vision des rapports franco-mexicains, le message change de sens : sourire, bras tendus, poignée de main, accolade. Dans un cahier souvenir de la visite, *Novedades*, Mexico, supplément du samedi 21 mars 1964, publiera la totalité des 4 prises de vue consécutives.

146 Respectivement, *Gráfico*, Guatemala, 17 mars 1964, et *El Imparcial*, Guatemala, 14 mars 1964, (UPI).

147 *The Washington Post* du 17 mars, en p. A5, reproduit un cliché AP, et avec le titre « Saludos, amigos », le *Fort Worth Star*, du mardi 17 mars 1964, livre un « Associated Press Wirephoto ».

un jour peu glorieux pour les États-Unis en ce qui concerne leurs relations avec l'Amérique latine. Des événements dans les deux capitales offraient une étude comparative affligeante de portraits contrastés. À Mexico, De Gaulle commençait sa visite d'État au milieu d'une liesse populaire à laquelle on s'attendait. À Washington, les États-Unis semblaient désespérément incapables de traiter le conflit panaméen, au moment où le Président Johnson prononçait un de ses discours les plus médiocres devant l'OEA. [...] Depuis des années, notre pays suppliait les Européens de s'intéresser davantage à l'Amérique latine. Sans aucun doute cela serait mal venu de la part des États-Unis de fulminer et de grimacer parce que le Président De Gaulle attire actuellement l'attention de l'Hémisphère par son acceptation tout à fait correcte d'une invitation officielle mexicaine.

La semaine dernière, il est évident que les États-Unis ont laissé passer une rare opportunité en ce qui concerne Panamá, quand un accord était si près d'être conclu au sujet du Canal de Panamá. À un moment, Panamá acceptait la formule conciliatoire de l'OEA, mais les États-Unis rejetèrent l'emploi de l'expression « accord international ». À cause de ce pinaillage sémantique les entretiens ont échoué, atteignant dimanche un lamentable nadir quand les sources de l'OEA rapportèrent qu'un accord avait été trouvé, aussitôt démenti par la Maison Blanche.

C'est ce sentiment de désarroi qui a entouré la prestation du Président Johnson, pour un discours de cette importance. L'occasion s'offrait au Président des États-Unis de redresser la situation par une déclaration mémorable. Au lieu de cela, il s'est exprimé avec mollesse et avec des paragraphes simplistes d'une phrase, comme s'il s'agissait d'un télégramme de la Western Union.

[...] Les idées étaient du déjà-vu et elles ne furent pas sauvées par cette fraîcheur d'expression qui peut insuffler de la force aux pensées même les plus banales. On ne sait qui est responsable de cet état embrouillé des négociations, cela reste obscur. Mais ce qui est clair c'est que M. Johnson aurait eu besoin d'un meilleur secrétaire pour rédiger ses discours, surtout pour un discours prononcé, pendant que le Français lui volait la vedette avec un sens magnifique du style classique¹⁴⁸.

Le *Washington Post*, si influent et au fait de la politique nationale, ne cache donc pas son admiration pour le chef d'État français, allant même jusqu'à recommander au président des États-Unis de trouver quelqu'un d'autre pour lui rédiger ses discours, en particulier ceux qui doivent être lus, son dernier discours à l'OEA au sujet du canal de Panamá ayant été un fiasco total. Cette différence d'attitude et ce contraste des discours n'échapperont pas à la presse latino-américaine. Ainsi à Caracas, le journal gouvernemental *La República* reprendra les termes du *Washington Post* : en refusant d'entériner l'accord conclu entre Thomas Mann et le gouvernement panaméen, les récentes déclarations du Président Johnson, contrastent péniblement avec l'accueil triomphal réservé au Président français.

148 « LBJ and Latin America », *The Washington Post*, 17 mars 1964.

XV. Champagne, foie gras, danseuses, prière et archéologie

La presse étasunienne ne se gêna pas pour dépeindre le président De Gaulle comme un bon vivant, hédoniste amateur de bonne chère¹⁴⁹, voire de jolies femmes. Il est vrai que dans un certain imaginaire frustré, cela renforce la construction du « Macho ». Et là encore la porte est ouverte aux comparaisons, on compare De Gaulle à Fidel Castro, à Kennedy, à Khrouchtchev, chacun ayant ses attributs, la barbe, le paternalisme, « but probably the most macho world leader today is France's towering Charles de Gaulle », il les domine tous (*towering*), sans conteste, « that is macho of the highest order »¹⁵⁰. Cette image, curieusement, et en dépit des lieux communs, l'Amérique latine ne la reprendra pas, certainement par respect pour le vieil homme, même si Guasp avait signé une caricature en trois dessins : « De Gaulle quiere tener... relaciones... ¡Con las dos Chinas ! ». En effet, suite à la reconnaissance de la Chine populaire, les Mexicains ne se priveront pas de s'adonner à toutes les variations que permet le jeu de mots, très ancré dans la culture nationale, sur « la China », qu'elle soit « oriental » ou « poblana »¹⁵¹. Elle apparaîtra aussi dans les photos montrant le général De Gaulle entouré des jolies danseuses du Ballet Folclórico Nacional¹⁵².

La visite au sanctuaire de la **Vierge de Guadalupe**, la « Virgencita Morena, emperatriz de América » devant laquelle Nixon et Kennedy s'étaient agenouillés, constitue l'un des aspects de la visite du Président français qui va le plus marquer l'Amérique latine¹⁵³. Ce symbole religieux qui représente par excellence la nationalité mexicaine, est ici transcendé, « patrona de México, venerada en toda América », et devient prétexte pour livrer, dans un long développement, tout l'historique et la signification du mythe guadalupéen, « la profundidad del sentimiento religioso en la masa popular y el ardor de una fe mantenida por la tradición

149 « Million in Mexico City To Welcome De Gaulle », *The Evening Star*, Washington DC, lundi 16 mars 1964, se délecte en soulignant que « 750 pounds of French delicacies » sont arrivés par air depuis Paris pour le banquet de l'ambassade de France à Mexico donné en l'honneur du Président mexicain López Mateos. (*Le Figaro* préfère mettre l'eau à la bouche de ses lecteurs en leur parlant du « poulet au chocolat », traduction bien plate pour un plat si relevé (*mole poblano*).

Lors du voyage du Président chilien E. Frei à Paris, en juillet 1965, la presse chilienne se délecta en affirmant que l'avion présidentiel transportait « toneladas de marisco para deleitar al presidente francés ».

150 « De Gaulle's « Macho » Appeals to Latins », par Barnard L. Collier, *Denver Post*, Colorado, 15 mars 1964, repris par le *NYHT* du lendemain.

151 *Novedades*, Mexico, 28 janvier 1964. Voir aussi l'ambigu « General... ¡Conmigo no hay problemas ! » que lui lance une *poblana*, *Novedades*, 19 mars 1964. Notons une caricature « Ah, Buenos Dias, ma chérie ! » par Harold Maples, *Fort Worth Star Telegram*, 17 mars 1964, sur le même thème. Voir aussi dessin de Pecruz dans *Revolución*, La Havane, jeudi 39 janvier 1964, de Gaulle boutonneux alité pendant que l'Oncle Sam-médecin se retire pestant d'impuissance : « ¡ De Gaulle con « la China », y el médico no pudo evitarlo ! ».

152 Photos dans *The Evening Bulletin*, Philadelphia (Pen.), du 19 mars 1964, (UPI). En Amérique latine, seul *Novedades*, Managua, 20 mars 1964, reprend la même photo, mais inversée... « Radiofoto de la UPI, exclusivo para Novedades ». Au contraire de la presse étasunienne, la presse mexicaine publiera la photo entière, c'est-à-dire incluant... López Mateos à gauche.

153 Les pays latino-américains furent consacrés à la Virgen de Guadalupe en 1953. Mais, dès 1900, le Concile plénier de l'Amérique latine obtint du Pape que la fête de Guadalupe, le 12 décembre, fût célébrée par le Sous-continent. Dix ans plus tard, Pie X déclara « patronne céleste de l'Amérique latine » celle qui apparut du 9 au 12 décembre 1531. Le 12 octobre 1945, dans son « joyeux message » radiodiffusé, « Sur les rives du Lac de Texcoco », Pie XII réalisa la glorification mondiale des Apparitions de Tepeyac.

guadalupana, ligada íntimamente a la historia nacional mexicana ». On en profite néanmoins pour signaler une particularité de plus entre la France et le Mexique, l'État et l'Église y sont officiellement séparés¹⁵⁴. En reprenant l'information sur la visite à la basilique, on mentionne celle faite à « las ruinas de Teotihuacán, gloriosos vestigios de la civilización precolombina », car « eso no le impide darse un brinquito al paganismo, un paganismo monumental y grandioso de San Juan de Teotihuacán », [le lieu des Dieux] « allí donde el paisaje resume la gloriosa epopeya de nuestra raza y el drama de su agonía y su muerte »¹⁵⁵. Il va sans dire que la presse du Nord passera sous silence la Morena de Tepeyac, et les pyramides.

*

Ainsi s'achevait le voyage plein d'enthousiasme, de bruits et parfois de tumulte du « Monstruo sagrado de Occidente » comme le nomma Elena Poniatowska¹⁵⁶. Un voyage particulièrement contrasté si on le compare au mauvais accueil fait à Milton Eisenhower et à Richard Nixon. Il nous a paru intéressant de reprendre ces écrits qui, s'ils ont été vite oubliés parce qu'ils appartenaient au monde éphémère de la presse, n'en sont pas moins révélateurs des aspirations politiques et économiques latino-américaines de l'époque. Certes, on pourrait nous reprocher de nous livrer ici à une investigation de la petite histoire, il est cependant intéressant de noter combien des petits signes se chargent de sens et sont autant de messages qui, destinés à l'opinion publique, permettent d'entrevoir une bataille d'idées plus complexe. Nous avons ainsi observé les différentes interprétations que donnèrent d'un même événement des journaux continentaux qui se servaient d'une même base de données fournie par les agences de presse, si on excepte le cas particulier des reportages *in situ* qui traitèrent l'événement plus en contact avec la réalité.

L'agressivité étasunienne fut proportionnelle à l'éloignement des centres de décision politique et économique : plus elle est proche de ceux-ci, plus l'information est exacte et pondérée. En province, elle se laisse aller à des considérations fantaisistes, révélant la mauvaise intégration des États qui 120 ans auparavant étaient terre mexicaine. Le retournement de la presse étasunienne à l'arrivée de De Gaulle au Mexique peut s'expliquer tant par le besoin de préserver les relations du « *good neighbouring* » si nécessaire à une époque où l'Amérique latine semble se réveiller, que par la réussite spectaculaire du voyage ici évoqué. La presse latino-américaine, celle du Río de la Plata en particulier, mit l'accent sur le développement des relations commerciales avec l'Europe, le Marché commun constituant un débouché extraordinaire pour des nations agropastorales exportatrices. Cette attente de la part des élites latino-américaines, ce désir d'échapper à un dialogue économique trop exclusif avec le Nord provoqua l'engouement dont bénéficia De Gaulle, tout autant que l'attention constante que

154 *Gráfico*, Guatemala, 13 mars 1964. Dans *Novedades*, Mexico, 19 mars 1964, Gonzalo Chapela note « Charles de Gaulle como buen francés muy de su pueblo, es católico ».

155 Respectivement, *Gráfico*, Guatemala, 17 mars, p. 20 et 23 ; Gonzalo Chapela, *Novedades*, mer. 18 mars 1964 ; et Guillermo Ochoa, « De Gaulle Impresionado de la Cultura Precolombina », *Novedades*, ven. 20 mars 1964, p. 1.

156 *Novedades*, México, 24 mars 1964.

depuis trente ans le Sous-continent portait à la politique étrangère autonome du Mexique. Par son discours, De Gaulle incarne un moment historique, une réponse aux attentes de la partie la plus moderne des élites latino-américaines conscientes de la nécessité de moderniser un système de production devenu obsolète et d'élargir le champ de ses exportations.

S'agissait-il de planter un drapeau français à la porte des États-Unis¹⁵⁷, simplement de renouer de vieux liens historiques ou d'ancrer l'Amérique latine dans le Monde libre à travers une mythique « troisième voie » et la « latinité ». Quoiqu'il en soit, le Général De Gaulle avait accompli un vieux rêve¹⁵⁸ et avait pu se faire, selon la formule de Miguel Angel Asturias, « une certaine idée de l'Amérique latine »¹⁵⁹.

Tlatelolco, México DF – Madrid 1999–2001.

*Alvar de LA LLOSA
EA Études Romanes
Université Paris X - Nanterre*

157 « Eh bien maintenant plantez-moi un drapeau français, ici, au Mexique, aux portes des États-Unis ; j'ai ouvert la voie, à vous de l'empiercer », avait confié le Général de Gaulle à l'Ambassadeur de France R. Offroy, en quittant le sol mexicain. In R. Offroy, « De Gaulle et l'Amérique latine », *Espoir*, (61), Paris, déc. 1987, p. 31.

158 Transcription du télégramme n°1579, conservé dans les archives de la Secretaría de Relaciones Exteriores de México, Acervo Diplomático, in III-6396-24.

De Rosenzeig Díaz [Ambassadeur du Mexique à Londres] à Relaciones, Mexico :

« London, 16 recibido 17 de diciembre 1942.

1579.- Confidencialmente Jefe Diplomático Comité Nacional Francés me ha manifestado que el General De Gaulle visitará Presidente Roosevelt próximo mes de enero, agregando General De Gaulle tiene vivos deseos visitar México y que lo haría con gran placer si fuera invitado. Ruego instrucciones esta vía. »

Nous ignorons quelle fut la réponse des autorités mexicaines. Y a-t-il eu manque de temps ou pression contraire de la part des États-Unis ?

159 Miguel Angel Asturias, « Une certaine idée de l'Amérique latine », *Espoir*, (114), Paris, janvier 1998, p. 7. Le texte date de 1972.

